

LE MONDE ILLUSTRE

# ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 93

MONTREAL, 30 JANVIER 1904

40 PAGES, 5c. le Numéro



UN SECRET DE THEATRE

# ALBUM UNIVERSEL

REVUE INSTRUCTIVE ET RÉCRÉATIVE

BUREAU DE RÉDACTION  
Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.  
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Quatre mois, \$1.00. - Payable d'avance  
Un an, - \$3.00. - Six mois, - \$1.50

## SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-nous, par Léon Ledieu. — Monologue: Ce n'est pas un aigle. — Le nuage asiatique. — Un nouveau Mozart. — Poésie: Exilée, par José-Maria de Hérédia. — Petites notes scientifiques (avec gravures). — Du geste humain dans l'hypnose (avec gravure). — Nouvelle canadienne: Les loups, par L. d'Ornano. — Une curieuse façon de traiter la phtisie. — En Russie: Les fiançailles à l'aveuglette (avec gravure). — Poésie: Rondel à un vieil ami, par G. Leygues. — Nouvelle: Un vieux de la vieille, par G. Grison. — Choses vraies (avec gravures). — Propos d'étiquette. — Les poules comme baromètre. — Notes sur la mode; blouses et chapeaux. — Page de Saint-Nicolas. — Récréation en famille. — Grande variété de mots pour rire. — Variétés illustrées.

FEUILLETONS. — L'Enfant du fou, par Pierre Zaccane (voir notre numéro du 23 du courant). — Le Secret d'Odette, par Paul Mimande (commence dans ce numéro).

SUPPLEMENT MUSICAL. — Rose, masurka de salon.

GRAVURES. — Beaux arts: Un secret de théâtre. — Statue de la T.-S. Vierge. — Portrait récent de l'Impératrice Eugénie. — Le vice-roi Alexieff. — La porte de Séoul. — Une curieuse façon de traiter la phtisie. — L'exploitation forestière au Canada: 1, Chantier; 2, Travail d'automne; 3, La traction des billots en hiver; 4, Une équipe de bûcherons. — L'oeuvre du feu et du froid. — Dessins humoristiques. — Couverture en couleur.



Je viens encore vous parler aujourd'hui du vieux temps, d'une date mémorable pour nous, de la première semaille et de la première moisson de blé faite en terre canadienne, il y a "trois cents ans" !

Dans son "Histoire des Canadiens-français", Sulte s'exprime ainsi :

"De Monts mit à la voile au Havre de Grâce, le 7 mars 1604, avec deux navires. Louis Hébert, Poutrincourt, etc., l'accompagnaient. — Arrivés en Acadie le 6 mai 1604, de Monts installa sa colonie sur l'Isle Sainte-Croix; "on sema du blé" en ce lieu. Deux ans plus tard, Lescarbot parle d'un "champ de blé" mûr, lequel était beau, gros, pesant et bien nourri, "qui fut trouvé sur l'Isle Sainte-Croix, dont on envoya des échantillons au Port Royal. (Tome 1. Pages 54 et 55)".

Et plus loin, à la page 63 :

Louis Hébert, apothicaire de Paris (écrit Lescarbot), avait accompagné Poutrincourt dès 1604.

"Durant le temps que le dit sieur de Poutrincourt fut là, étant en doute si le sieur de Monts ne viendrait point faire une habitation en cette cité, comme il en avait le désir, il y fit cultiver un parc de terre pour y "planter" du blé et semer la vigne, comme il fit à l'aide de notre apothicaire, M. Louis Hébert, homme

qui, outre l'expérience qu'il a en son art, prend plaisir au labourage de la terre... Hébert étudia, entre autres choses, les vignes indigènes, dont il voulait faire une culture à Port Royal."

Nous retraçons Hébert en Acadie, et "plus tard" à Québec, car il fut le "premier laboureur" de ces deux contrées, et les Acadiens comme les Canadiens voient en lui le colon fondateur de leurs races.

A l'appui de ces autorités incontestables, nous lisons encore à la page 63 :

ChAMPLAIN hiverna en 1606-1607 à Port Royal... On construisit un moulin à farine, lequel étant mû par l'eau, épargna beaucoup de fatigues aux colons, qui avaient été jusque-là obligés de moudre leur blé à bras. (Preuve qu'on y cultivait le blé depuis quelques années.

Qui nous dira l'émotion que dût ressentir Hébert en confiant à la terre ces premiers grains de blé, puis, en suivant de jour en jour les progrès de cet essai de culture jusqu'au jour béni où il put faire la première moisson!

Fréchet, dans la "Légende d'un peuple", a consacré à cet événement une de ses pages les plus émues, dont je citerai la dernière partie, quand il parle du premier semeur, d'Hébert faisant la première moisson, avec ses compagnons :

Un vaillant! le premier de cette forte race  
Dont tout un continent garde aujourd'hui la  
[trace,

Qui, dans ce sol nouveau par son bras assaini,  
Mit le grain de froment, trésor du ciel béni,  
Héritage sans prix dont la France féconde  
Dans sa maternité dota le nouveau monde.  
Ils vont dans la vallée où les vents assoupis  
Font ondoyer à peine un flot mouvant d'épis  
Qu'ont mûri de l'été les tépides haleines.

Bientôt le blé jauni tombe à faucilles pleines;  
La javelle, où bruit un essaim de grillons,  
S'entasse en rangs pressés au revers des sillons,  
Dont le creux disparaît sous l'épaisse jonchée;  
Chaque travailleur s'ouvre une large tranchée;  
Et, sous l'effort commun, le sol transfiguré  
Laisse choir tout un pan de son manteau doré.

Le soir arrive enfin, mais les gerbes sont prêtes;  
On en charge à pleins bords les rustiques char-

[rettes  
Dont l'essieu va ployant sous le noble fardeau;  
Puis, presque recueilli, le front ruisselant d'eau,  
Pendant que stupéfait, l'enfant de la savanne  
Regarde défiler l'étrange caravane,  
Et s'étonne à l'aspect de ces apprêts nouveaux,  
Hébert, qui suit ému le pas de ses chevaux,  
Rentre, offrant à Celui qui donne l'abondance  
La première moisson de la Nouvelle-France!

◆◆ Et de ce grand jour, de cette date inoubliable, pas un marbre, pas une pierre ne rappelle le souvenir!

Et du semeur historique, du premier moissonneur, pas un monument, pas une statue, pas un buste ne rappelle le nom ni les traits!

La postérité ingrate semble oublier trop souvent ses bienfaiteurs pour ne se souvenir que de politiciens quelconques, dont l'heureuse influence est contestable.

Et pourtant, avec quel amour et quel feu notre sculpteur patriote, Louis-Philippe Hébert, pétrirait de ses doigts habiles l'argile qui reproduirait l'image de son grand ancêtre!

C'est une oeuvre qui s'impose et qu'il faut réaliser au plus tôt.

Trois cents ans d'attente sont une épreuve suffisante avant d'entrer dans l'immortalité, et le semeur du premier grain de blé au Nouveau-Monde vaut bien un peu de bronze.

◆◆ Les sociétés agricoles, non seulement de la province de Québec, mais de tout le Canada, devraient s'entendre pour que, à une date convenue de cette année, on célèbre dignement ce troisième centenaire.

On me dit que l'honorable M. Turgeon, qui

sait ce que l'année 1604 rappelle à notre mémoire, est en train de jeter les bases d'une grande démonstration qui deviendrait une fête historique sans précédent dans le Nouveau-Monde, et qui serait tout à la gloire de la race française.

Tant mieux, l'occasion est unique, et jamais ministre de l'Agriculture n'aura présidé de fête plus patriotique, plus populaire et plus grandiose.

La fête du blé! la fête de la terre, qui ne meurt pas au Canada, mais qui, plus jeune et plus féconde chaque année, nous donne de riches moissons dorées, filles de la première moisson d'Hébert!

◆◆ Que tous nos gouvernants mettent la main à l'oeuvre, qu'ils fassent appel aux travailleurs de la pensée et qu'ils récompensent dignement les lauréats d'un grand concours.

Poète, prends ton luth, et donne au peuple canadien un poème immortel!

Sculpteur, fouille la glaise et fais-en sortir un chef-d'oeuvre que signeraient Phidias et Praxitèle!

Musicien, que la douce Euterpe t'inspire, et produis un chant sublime, le cantique de la terre!

Architecte, recueille-toi et construis un piédestal digne de la statue du père de l'agriculture canadienne!

Et que tous les artisans de la plume fassent trêve un jour dans leurs polémiques pour s'unir et donner au monde le spectacle d'un peuple uni et fort!

Allons, au travail!

◆◆ Je viens de recevoir de l'Université McGill — en ma qualité d'ancien élève de la Faculté de droit de cette institution, (il n'y avait pas d'Université Laval, à Montréal, de mon temps) — je viens, dis-je, de recevoir une circulaire m'informant que l'on a jeté les bases d'une Association ou Union des étudiants et des gradués, et que l'on se propose de construire, pour ses membres, un édifice spécial qui sera un lieu de réunion et d'amusements.

Cet édifice contiendra une salle d'assemblée, une salle de lecture, des billards, des chambres pour les joueurs d'échecs, des bains, une salle de gymnastique, etc., etc.

Le coût total du contenant et du contenu s'éleva à soixante-quinze mille piastres.

C'est une excellente idée, qui sera certainement menée à bien et couronnée de succès.

Chaque année, je reçois ainsi des notes, lettres, circulaires, etc., qui me tiennent au courant des faits et gestes de cette institution, car c'est là une des qualités de l'Université McGill de suivre dans la vie ses anciens élèves et d'être en relation constante avec eux.

Je voudrais voir l'Université Laval en faire autant et se procurer par ce moyen des souscriptions pour construire et entretenir un club des anciens élèves, qui serait un point central de réunion où l'on pourrait se revoir et s'aider.

Ces Unions existent depuis longtemps en Angleterre et surtout aux Etats-Unis.

L'Université Harvard, de Boston, reçoit à son Club plus de "deux mille" élèves et anciens élèves.

C'est du reste, je crois, l'Université la plus riche du monde.

Dans le bilan publié le 31 juillet, par le trésorier, il ressort qu'à cette date l'Université avait \$15,863,521 de placements, qui rapportaient "468" pour cent d'intérêt!

Dans le cours de l'année, l'Université a reçu \$1,756,418 de dons!

Ces chiffres, qui paraissent fantastiques, prouvent ce que peut faire l'union jointe à la générosité.

Il est évident que nous ne pouvons espérer arriver à ces résultats merveilleux, mais il est évident que, si l'on arrivait à galvaniser un peu l'indolence des Canadiens-français — et il y en a beaucoup plus qu'on ne croit — l'Université

Laval pourrait faire bonne figure et occuper dignement le rang qui lui appartient de par son âge et les services qu'elle rend.

Mais il faudrait galvaniser les Canadiens!

Les agioteurs continuent toujours leurs canailleries, et feront tant, qu'ils finiront par provoquer une révolution sociale, que l'on voit déjà poindre à l'horizon économique.

Le passage qui suit, emprunté à la "Semaine Commerciale de Québec", en est la preuve:

"Un spéculateur a gagné dix millions de piastres, ces dernières semaines, en créant une hausse factice sur le coton brut.

"Des milliers et des milliers de familles ouvrières sont réduites à la mendicité par la fer-

meture des usines incapables d'acheter la matière première au taux où l'a portée cette spéculation véreuse.

"Telle est la situation faite aux travailleurs de la république voisine. La faible diminution constatée dans la dernière récolte du coton ne justifie nullement les cours actuels; sans les spéculateurs, la hausse des prix eût été restreinte au moins à des proportions qui auraient permis aux usines de continuer leurs opérations et de garder leurs ouvriers.

"La baisse momentanée qui s'est produite, la semaine dernière, — le temps pour les gros spéculateurs d'étrangler les petits, — prouvent que les cours de Bourses ne représentent nullement la valeur réelle des produits.

"Quand les boursiers spéculent sur les valeurs, leurs tripotages n'intéressent que les joueurs; mais quand ils s'attaquent aux matières premières, leurs combinaisons atteignent le travail jusque dans son existence.

"Le peuple se lassera un jour d'être la victime des agioteurs et, ce jour-là, la loi interviendra pour mettre fin à un état de choses qui n'a déjà que trop duré."

C'est vrai, mais est-il bien sûr qu'une loi suffirait pour remédier à cet état de choses, et d'ailleurs, les milliardaires n'ont-ils pas assez d'or pour en empêcher l'adoption?

En vérité, je crois qu'il arrivera malheur, un jour.

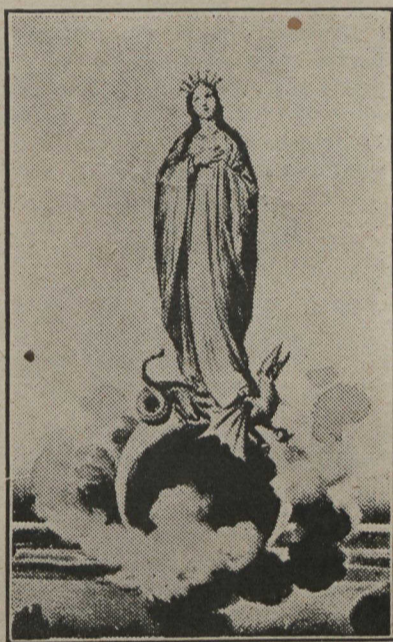
LEON LEDIEU.

IMMACULÉE CONCEPTION

A l'occasion du cinquantième anniversaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, plusieurs personnes avaient exprimé le désir de voir s'élever au-dessus de la façade de l'église de Notre-Dame de Lourdes, en notre ville, une magnifique statue de la T.-S. Vierge.

Sa Grandeur Monseigneur Bruchési a bien voulu approuver et bénir ce projet.

Ce pieux monument sera un témoignage public des sentiments de respect et de reconnaissance, d'amour et de confiance, dont notre race est animée à l'égard de l'Immaculée Concep-



Statue de la T. S. Vierge qui dominera la façade de l'église de Notre-Dame de Lourdes, à Montréal.

tion. La bénédiction solennelle sera faite ces jours-ci.

La gravure ci-dessus donnera à nos lecteurs une idée de la statue dont nous parlons.

CE N'EST PAS UN AIGLE!!!

[MONOLOGUE EN PROSE POUR JEUNE FILLE]

(Au public.) Mesdames et messieurs, j'ai l'honneur de vous annoncer mon prochain mariage... avec M. Jacques Landry, ingénieur... trente ans... brun... taille moyenne... Cette information n'est pas dans les règles. Je le sais!... J'aime mieux en finir tout de suite... M. Jacques m'aime beaucoup... et je ne le hais point... (style Corneille!) Il est bon, instruit, intelligent, certes!... Mais enfin... ce n'est pas un aigle!...

(Avec expansion.) Ah! mesdemoiselles!... Oui, vous surtout... amies, compagnes... tout le petit bataillon rose et blanc, là-bas... vous l'avez assez entendu, mon verdict!... fléau des soirées de contrat, des messes de mariages... (Imitant le ton d'un dialogue entre jeunes filles.) Bien, le mari d'Emma?... — Hum!... passable... J'ai cau-

sé avec lui... et... sincèrement... ce n'est pas un aigle!...

(Reprenant son ton naturel.) Cela manquait rarement son effet.

(Même jeu que plus haut.) "Beau garçon, M. des Oublies?... — D'accord, mais... (Ici, une petite moue.) — Mais??? — Entre nous, ma chère, ce n'est pas un aigle!!!" Cette phrase n'a pas beaucoup de sens... Eh bien! c'est étonnant comme elle vous pose!...

Elle vous engage aussi... hélas!... vis-à-vis des autres et de vous-même... Dans mes rêves, je me voyais... (Avec une majesté comique.) donnant le bras à un aigle!

Or... j'avoue n'avoir vu cet oiseau rare qu'au Jardin des Plantes.

Un aigle!... A quoi le reconnaître? A son coup d'oeil perçant... à ses serres aiguës... bien capables de nous meurtrir... pauvres petites colombes blanches que nous sommes!...

Sans aller plus loin (c'est déjà assez loin...) Napoléon 1er n'était pas très aimable pour notre sexe... Ses boutades à Mme de Staël sont célèbres... Et la pauvre Joséphine?... Il l'aimait... pourtant il la sacrifia à la raison d'Etat... Ce n'est pas pour médire d'un grand homme que j'admire... Mais... les aigles ne sont pas d'humeur facile... On ne les trouve que sur les altitudes... et encore ils se font rares.

(Vivement.) Aujourd'hui, j'abdique!... je renonce!... je reviens bredouille de la chasse aux aigles... J'éveille des sourires malins... Je livre mon fiancé à la critique... à cause d'un mot trop célèbre... dans mon cercle: "Ce n'est pas un aigle!..."

(Suppliante.) Voyons, mesdames... Soyez bonnes... Oubliez... Repliez vos éventails... ces paravents à malices... Que celles qui ont épousé un aigle lèvent la main?... Pas une!...

(Souriant.) Et vous, messieurs, s'il est un aigle parmi vos habits noirs... qu'il sorte des rangs!... Le vrai mérite est muet; personne ne dit mot: les aigles de l'assemblée sont modestes... voilà tout!...

(Reprenant son ton conciliant.) Pour une parole imprudente... jalouse, peut-être!... étais-je vouée au célibat?... non, n'est ce pas?... Vous me permettez de vous présenter Jacques... Il plaira, j'en suis sûre, à toutes et à tous... avec son franc sourire, son air aimable, intelligent... Seulement, ce n'est pas (Etendant les bras et les agitant avec toute l'ampleur possible.) un aigle!...

Mesdemoiselles, que mon exemple vous profite... Soyez indulgente pour les maris des autres... Ne rêvez ni du phénix, ni du merle blanc, ni de l'oiseau bleu... ni... d'un aigle presque chimérique... Ou rêvez-en, si cela vous amuse... mais... n'en dites rien... c'est plus prudent!

Un jour, vous vous réveillerez... fiancée d'un charmant garçon, qui ne sera... mon Dieu!... quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent... qui ne sera pas un aigle!...

Nous n'avons ni la force ni les occasions d'exécuter tout le bien et tout le mal que nous projetons.

L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

Tandis qu'on annonçait la mort de la princesse Mathilde Bonaparte, dont nous avons publié le portrait, les journaux apprenaient au public l'état de santé précaire en lequel se trouve depuis quelque temps l'Impératrice Eugénie.

Veuve de Napoléon III et mère de Napoléon IV, mort au Zoulouland, on peut dire que cette femme au noble coeur a bu depuis de longues années tout un calice d'amertumes, après avoir joui des plus grands honneurs de ce monde.

Très belle, la comtesse de Montijo devint Im-



Sa Majesté l'Impératrice Eugénie (veuve de Napoléon III).

pératrice des Français, grâce à sa bonne étoile. Durant les belles années du Second Empire, le charmant sourire de cette souveraine, et surtout son bon coeur, car de tout temps elle fut très charitable; lui valurent l'affection du peuple le plus gai et le plus chevaleresque. Aussi, ne l'a-t-elle pas abandonné, quand il lui eut repris sa couronne impériale.

C'est en France que mourra cette noble femme, qui n'eut qu'un tort, celui de trop sacrifier à l'ambition, à la veille de 1870. Mais n'était-elle pas entrée dans la famille des Bonaparte!

L'Impératrice Eugénie, très âgée, passe ses derniers jours dans la retraite et la prière. De tout temps elle fut une catholique fervente. Ses traits sont empreints d'une grande et belle douceur, à les voir on se croirait en présence d'une Madone de Boticelli.

UN TRESOR

Si vous toussiez, prenez du BAUME RHUMAL; il guérit quand les autres remèdes n'apportent aucun soulagement. C'est un vrai trésor pour ceux qui l'emploient. En vente partout.

## LE NUAGE ASIATIQUE

A l'heure actuelle, d'une simple note diplomatique dépendent la paix ou la guerre en Ex-



Emilie Brown devint princesse coréenne.

trême-Orient. Le Japon, très énérvé par l'attitude toute de temporisation de la Russie, commence à montrer les dents, et on dit qu'il vient de débarquer 12,000 hommes à Masampo, dont notre revue reproduisait dernièrement une photographie. La question de la Corée et celle de la Mandchourie étant encore à l'ordre du jour, les bons offices de M. Delcassé pouvant ne pas écarter l'inévitable fléau de la guerre; nous publions ici quelques vues concernant le coin du monde qui attire maintenant tous les regards.

La porte de Séoul au Nord-Est, dessinée ci-contre, est typique, et, avec les indigènes du premier plan, donne une note très exotique d'un pays que nous considérons comme en dehors de la civilisation. Pourtant, l'impératrice de Corée fut une de nos voisines c'est une Américaine, fille d'un pasteur protestant. De ce fait, on s'explique un peu l'ingérance américaine dans l'imbroglio dont la Corée paiera les pots cassés. Voici ce que dit au sujet de l'impératrice de Corée un de nos confrères bien renseigné :

"Il y a quelque vingt ans, un missionnaire américain, du culte presbytérien, nommé Brown, originaire du Wisconsin, s'établit avec sa famille à Séoul. L'une de ses filles, Emilie, devint plus tard dame d'honneur de l'impératrice Min, qui fut assassinée d'une façon barbare en 1895.

"Quelques mois après la mort de son épouse, l'empereur Yi Hong anoblit la jeune Américaine: Emilie Brown devenait une "Bine", une princesse de haut rang. Dès lors, elle était digne de s'asseoir sur le trône du "Pays-du-matin calme" (traduction chinoise du mot Corée, ou Chosen), et Yi Hong, solennellement, lui passa au doigt l'anneau nuptial.

"L'année suivante, un fils naissait de cette union, entre l'Extrême-Occident et l'Extrême-Orient. Heureusement pour lui, le petit-fils du pasteur américain ne ceindra jamais la tiare impériale, car le successeur de Yi Hong sera le fils de l'impératrice défunte.

"Heureusement? Hélas, oui! Les assassinats sont fréquents à la cour de Séoul, et l'impératrice Emilie a fort à faire à se défendre contre les entreprises criminelles des nobles de Corée, jaloux de son influence grandissante.

"Et c'est ainsi qu'une faible femme a ouvert au commerce américain l'un des pays les plus riches, mais également les plus disputés de l'Extrême-Orient."

L'amiral Alexieff étant chef suprême des forces russes de terre et de mer en Extrême-Orient, nous le présentons passant une revue, près de port Arthur.

Monsieur A. H. de Trémaudan, un des plus anciens collaborateurs de cette revue, vient d'avoir la douleur de perdre son fils aîné. En cette triste circonstance, l'"Album Universel" prend part au chagrin de M. de Trémaudan et lui offre, ainsi qu'à sa famille, ses plus sincères condoléances.

## UN NOUVEAU MOZART

Un petit prodige, le jeune Franz Vecsey, fait en ce moment les délices de l'Europe centrale. Ce virtuose, qui n'a pas dix ans, joue du violon comme Paganini. Après un concert qu'il vient de donner à Budapest, il a été interviewé par un correspondant des "Munchner Nachrichten": "Vous avez été fort applaudi. Etes-vous satisfait? demandait le journaliste." — Naturellement, répondit l'enfant; cela me fait plaisir; mais ce n'est rien à côté de Berlin. A Berlin, on m'a applaudi bien autrement. — Et vous avez parlé à l'empereur? — A l'empereur, pas beaucoup. Mais l'impératrice m'a pris sur ses genoux. Elle m'a demandé comment j'avais appris à jouer du violon et si j'avais des soeurs. — Vous parlez bien l'allemand? — Pas très bien. — Comment avez-vous appelé l'impératrice? — "Frau Kaiserin Tante". A ce moment, une dame s'approche de l'enfant et le caresse. Celui-ci, aussitôt, devient nerveux: "Vous n'aimez donc pas les dames? — Non; j'ai horreur des femmes. A Berlin, elles ne me laissaient pas une minute tranquille. Je ne leur ferai jamais la cour." Ici, sans transition, l'interviewer de-



L'amiral ALEXIEFF (à gauche), commandant en chef des forces russes en Extrême-Orient. La gravure le représente passant en revue les troupes casernées à Port Arthur.

mande au jeune artiste: "Que faites-vous de l'argent que vous gagnez? — Papa le met à la Caisse d'épargne. Quand je serai grand, j'achèterai un stradivarius, une maison, des voitures, des chevaux et une automobile. — Aimez-vous jouer avec les autres enfants? — Oh! oui, beaucoup." Et le successeur de Paganini fait avec vivacité le geste de lancer une balle. "Depuis quand travaillez-vous le violon? — Depuis trois ans. Je sais quarante-deux morceaux de concert. J'apprends n'importe quoi en cinq jours; je le sais par coeur et je puis le récrire de mémoire." Une petite fille vient se mêler à la conversation; c'est la soeur cadette de l'enfant prodige: "Moi aussi, s'écrie-t-elle, j'ai été dans les journaux. On a parlé de moi une fois. — Et qu'est-ce qu'on a dit de vous? — On a dit, répond fièrement la petite, on a dit que je ne savais rien faire. — Si, réplique Franz, tu manges toutes les glaces; tu manges les miennes quand je suis en retard." Franz Vecsey parle ensuite de ses lectures; il aime beaucoup "Robinson" et plus encore Jules Verne. Tout à coup, dési-

gnant l'orchestre qui râcle des mazurkas dans le café du théâtre: "Comme ces tziganes jouent mollement! ils dorment! — Allez, prenez leur place. — Non, je suis moi-même endormi. Je ne peux pas, mon oncle, d'ailleurs, ne me le permettrait pas." — Cet "oncle", c'est l'impresario du jeune prodige; et il n'autorise pas, en effet, les mesures pour rien.

## LA TERREUR DU NAVIGATEUR

NAVIRES À LA DÉRIVE

Jusqu'à ces dernières années il n'était pas rare d'entendre un marin parler de bateaux diaboliques; de vaisseaux fantômes allant pendant la nuit à la chasse à travers les mers et détruisant tous les navires qu'ils rencontraient sur leur passage. On sait aujourd'hui que ces vaisseaux fantômes ne sont autre chose que les épaves des navires perdus qui, depuis des années, flottent, ballottés au gré des vents et des courants. Le nombre de ces débris flottants est considérable. Le bureau hydrographique de Washington a relevé, en l'espace de cinq ans, plus de 950 épaves errant de mer en mer. Les zigzags qu'elles décrivent sont fort curieux à étudier, car ils permettent de déterminer la force et la direction des courants marins. Ces épaves, peu visibles, car bien souvent le pont est submergé par les lames, sont un danger constant pour le navigateur. En l'espace de cinq ans, trente huit collisions de navires ont eu lieu du fait des épaves flottantes, et six de ces collisions ont entraîné la perte totale des navires abordés. Aussi, l'Angleterre, justement émue de ce danger permanent, vient de confier à deux navires de guerre la mission de rechercher et de remorquer ou détruire les épaves les plus dangereuses rencontrées sur la route des Iles Britanniques en Amérique.

## L'EXILÉE

Dans ce vallon sauvage où César t'exila,  
Sous la roche moussue, au chemin d'Ardiège,  
Pendant ton front qu'argente une précoce neige,  
Chaque soir à pas lents tu viens t'accouder là.

Tu revois ta jeunesse et ta chère villa  
Et le flamme rouge avec son blanc cortège;  
Et lorsque le regret du sol latin t'assiège,  
Tu regardes le ciel, triste Sabinnilla.

Vers le Gar éclatant aux sept pointes calcaires,  
Les aigles attardés qui regagnent leurs aires  
Emportent en leur vol tes rêves familiers;

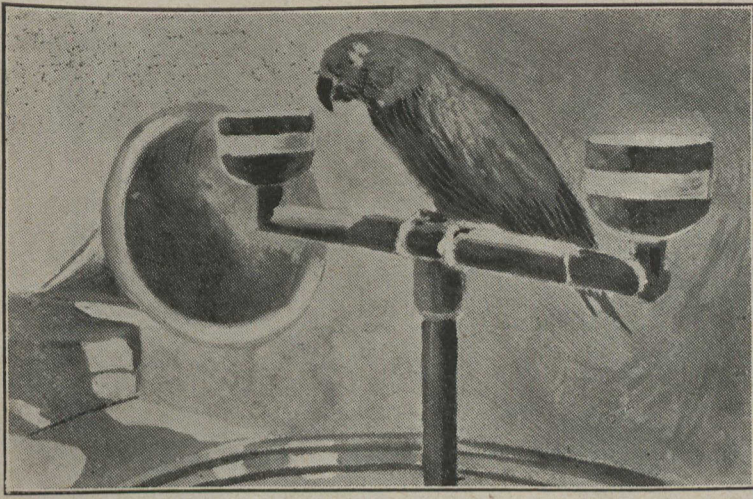
Et seule, sans désirs, n'espérant rien de l'homme,  
Tu dresses des autels aux monts hospitaliers  
Dont les dieux plus prochains te consolent de

[Rome.

JOSE-MARIA DE HEREDIA.



CORÉE — Porte de Séoul au Nord-Est.



Le Perroquet seul à seul avec le Phonographe.—L'oiseau écoute les sons et les mots qui lui viennent de l'instrument.

## Petites Notes Scientifiques

### LE PHONOGRAPHE ET LES PERROQUETS

Avec le procédé du parlé derrière le rideau à côté des cages, les progrès sont lents. Marchande de perroquets à Philadelphie, Mrs Hope eut l'idée de recourir au phonographe.

Les résultats furent merveilleux; les oiseaux apprirent très rapidement, et Mrs Hope, ayant fait l'acquisition de plusieurs phonographes, put varier le répertoire de ses élèves, qui devinrent bientôt de brillants sujets se vendant bien.

Les perroquets écoutent la phrase, puis ils essaient de la reproduire. Ils se montrent attentifs à bien répéter, et à leur agitation, on perçoit qu'ils s'apaisent seulement quand ils sont parvenus à relire avec une exactitude parfaite l'énoncé sorti du phonographe.

Philadelphie étant la ville des Etats-Unis où les perroquets sont les plus nombreux, le "Leslie's Weekly" nous assure que la méthode éducatrice de Mrs Jacob Hope fait chaque jour des prosélytes plus convaincus de la certitude de ses résultats rapides.

### UNE MACHINE À SCULPTER

Il a été fait grand bruit, à Londres et dans les centres artistiques de l'étranger, à propos d'une invention nouvelle, la machine à sculpter. Cette innovation a été importée d'Italie par les

propriétaires actuels du brevet, MM. W.-G. Jones, sculpteur, et Conan Doyle, qui n'était connu jusqu'à présent que comme écrivain.

La machine à sculpter est un appareil tant soit peu dans le genre du pantographe, et comme ce dernier instrument permet de reproduire fidèlement, et mécaniquement, tous les traits d'un dessin, ainsi la machine nouvellement inventée permet de reproduire, en l'espace d'un seul jour, jusqu'à trois exemplaires d'une oeuvre de sculpture.

Bien que d'apparence encombrante et compliquée, la machine à sculpter ne laisse pourtant pas d'être de construction simple, de manipulation facile et de fonctionnement aisé. En quelques mots, la machine consiste en deux burins tournant sur eux-mêmes, — deux mandrins d'ajusteur, mûs mécaniquement, et que l'on promène sur le marbre ou la matière à sculpter qu'ils façonnent selon le modèle choisi. Ces deux mandrins fonctionnent à l'unisson avec un troisième, sorte de poinçon-guide. Mandrins et poinçon-guide sont mis en mouvement par des courroies en communication avec un arbre de couche qui tient sa force motrice d'un moteur d'un cheval et demi. La machine n'a pas encore fonctionné à l'électricité, mais il est évident que ce n'est là qu'une question de temps.

Depuis deux mois, l'appareil fonctionne dans un atelier situé à proximité du Pont suspendu Albert, à Battersea, Londres.

Des ingénieurs qui ont examiné la machine sont d'avis qu'on pourrait en étendre l'emploi au travail du bois et de l'argent.

Le nouvel appareil est l'invention d'un ancien officier de la marine italienne, le signor Bontempi. Ne rencontrant que de l'opposition dans tous les ateliers de son pays, il céda son brevet à une société, composée d'Italiens et d'étrangers, et qui l'exploite actuellement. Les premières expériences eurent lieu au pied du Pansilippe, sous les voûtes du fameux palais en ruines de Donn'Anna. La première statue exécutée fut une reproduction de la Vénus du Musée de Naples: ce n'est qu'à la couleur du marbre que l'on peut reconnaître la copie de l'original.

La gravure que nous

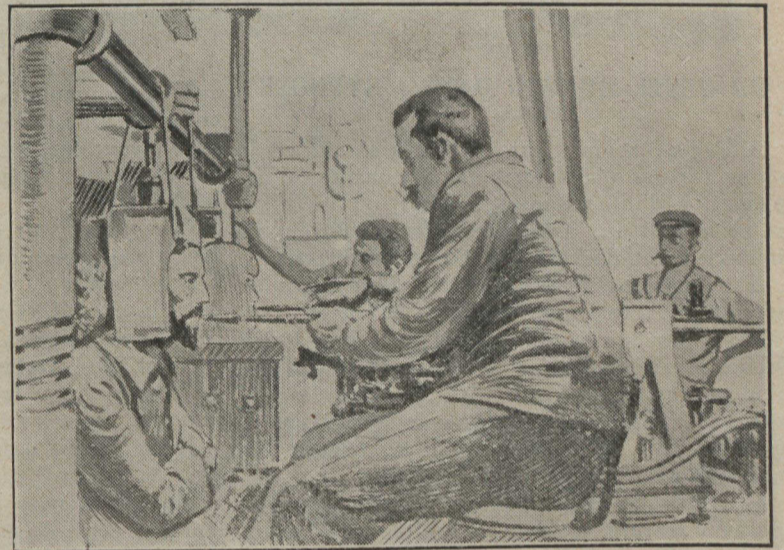
offrons à nos lecteurs travaille d'après un modèle vivant, ce qui prouve que, non seulement au point de vue industriel, mais même à celui des arts, la nouvelle machine est appelée à rendre de grands services, pour le moins documentaires.

### RADIATIONS émises par le CORPS HUMAIN

A plusieurs reprises déjà, des observateurs appartenant presque toujours aux adeptes des sciences psychiques, sinon occultes, avaient affirmé que le corps humain émet des radiations, en lesquelles ils voulaient voir une manifestation de la force psychique; mais aucune importance n'avait été attribuée à ces affirmations, et l'on considérait les phénomènes attribués à cette prétendue force psychique comme n'étant vraisemblablement que le résultat de la chaleur du corps.

Or, voici que M. Charpentier, un physicien expert et positif, vient d'apporter la démonstration que le corps humain émet bien en réalité des radiations parentes des fameux rayons X, et que l'on peut identifier avec les rayons "n", récemment découverts par M. Blondlot.

Comme ces derniers rayons, les radiations émises par le corps humain ont en effet le pou-



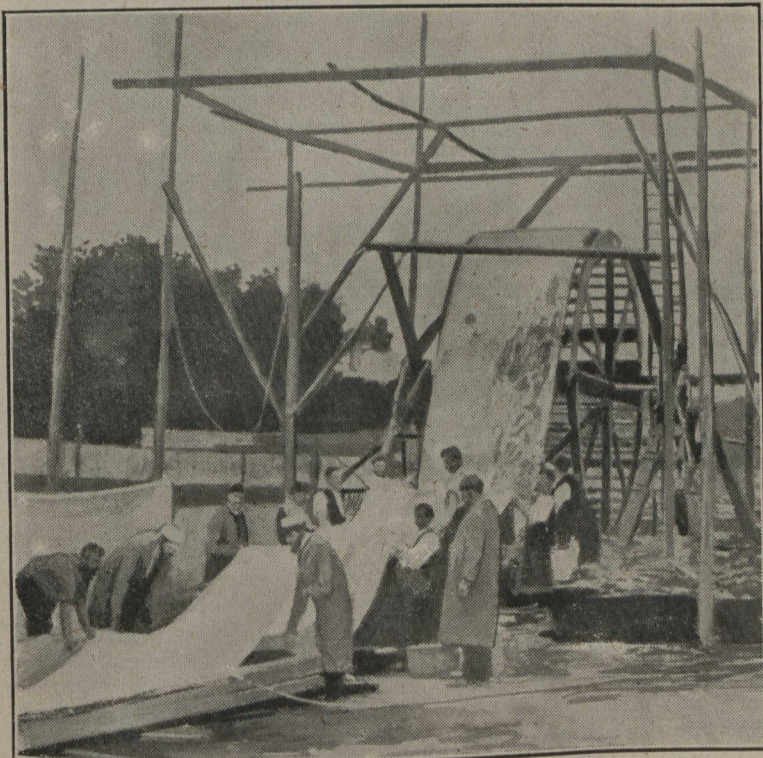
La machine à sculpter travaillant d'après le modèle vivant.

voir d'augmenter, dans l'obscurité, l'éclat des substances phosphorescentes peu lumineuses, telles que le platino-cyanure de baryum. Un petit objet recouvert de cette substance, augmente d'intensité lumineuse quand on l'approche du corps; et cette augmentation est plus considérable au voisinage d'un muscle, et d'autant plus grande que le muscle est contracté plus fortement. Il en est de même d'ailleurs au voisinage d'un nerf ou d'un centre nerveux, où l'effet augmente avec le degré de fonctionnement du nerf ou du centre. Ces effets s'observent à distance: ils sont transmis à travers les substances transparentes pour les rayons "n", tels que l'aluminium, le papier sec ou le verre, et ils sont arrêtés par l'interposition de substances opaques pour les mêmes rayons, tels que le papier mouillé ou le plomb.

Voici ouverte, par cette remarquable découverte, toute une voie nouvelle pour les études d'ordre médical, physiologique et psycho-physiologique.

### Un des clous de l'Exposition de Saint-Louis

Photographie monstre de 36 pieds de long sur 5 pieds de haut, représentant le panorama de Naples, et exposée par une des maisons de Berlin. Le tirage de cette épreuve, grandissement sur papier bromure de cinq clichés de 6 par 9 pouces, nécessita un personnel de dix hommes. A l'aide d'une roue de 18 pieds de diamètre, on la fit passer graduellement, par une nuit bien noire, dans les bains développeurs (40 gallons) et fixateur (60 gallons d'hyposulfite). Notre gravure représente une des opérations du lavage.



Passage de l'énorme photographie dans le bain de virage et de fixage.

## LES LOUPS

NOUVELLE CANADIENNE



L'ORGUEIL

## DU GESTE HUMAIN DANS L'HYPNOSE

A Paris, quelques rares privilégiés ont eu la bonne fortune d'assister, dans le courant de décembre, à d'intéressantes séances, où la science, se mêlant aux arts, d'exquises sensations de mystérieux et d'irréel leur furent offertes.

Nous parlons de Magdeleine, l'incomparable hypnotique, une jeune femme de la société, mariée et mère de famille; souffrant sans trêve depuis plusieurs années de maux de tête d'origine neurasthénique, elle s'adressa, sur le conseil d'un médecin, au professeur Em. Magnin, qui s'est fait une spécialité du traitement des maladies par le sommeil magnétique.

A une de ces consultations, l'habile magnétiseur eut le rare bonheur de mettre au jour un incomparable talent, qui, sans ses soins, fût resté à tout jamais emprisonné dans les profondeurs de la subconscience de sa malade. Magdeleine, dans l'hypnose, témoignait une hyperesthésie si intense à l'égard des sons, que Magnin pensa à faire exécuter en sa présence un passage d'une des oeuvres grandioses de Wagner..., ce fut l'étincelle tombant sur une matière explosible.

Magdeleine se dressa d'un bond, transformée; ses bras, ses mains se levèrent vers le ciel avec un geste de passion triomphante, ses yeux lancèrent du feu et parlèrent avec une éloquence passionnée.

Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs celles des poses que Magdeleine a incarnées successivement à la simple audition des mots : Vous êtes l'Orgueil... (pose que nous montrons aujourd'hui) Vous êtes l'Avarice..., etc. Instantanément, cette pensée, libérée de toute entrave extérieure par le sommeil, est transmise à sa subconscience avec une intensité telle que la musculature tout entière du sujet se coule en une attitude et une expression adéquates à cette pensée; or, ces sept poses, m'affirme M. Magnin, ont été prises en moins de cinq minutes.

Le sommeil magnétique, et les séances artistiques, malgré l'effort apparemment considérable que ces dernières nécessitent, ont été absolument bienfaisants, de l'aveu de Magdeleine.

La tombe ferme un ciel pour en ouvrir un autre. — SULLY-PRUD'HOMME.

\* \* \*

Aimable fossoyeuse qui marche sur les tombes en portant des berceaux, la jeunesse a mission de détruire derrière elle la vie qu'elle crée en avant. — Vte DE VOGUE.

Les signes précurseurs d'une violente tempête m'avaient décidé à chercher un abri, avant la tombée de la nuit. Je n'étais guère pressé. Peu m'importait donc, que j'arrivasse à Winnipeg deux ou trois jours plus tôt que ne l'exigeaient les affaires que j'avais à y transiger.

L'immense plaine que je traversais était recouverte de neige. Sous le souffle intermittent de la bise, des ondulations s'étaient formées à sa surface, puis figées, pareilles à des vagues tourmentées dont les crêtes s'irisaient de si de là.

Une infinité de minuscules cristaux de glace tourbillonnaient dans l'espace.

Fatiguée d'une longue course ininterrompue, ma monture n'avancait que péniblement. J'obliquais à l'Ouest. A l'horizon, un mince filet de fumée bleuâtre s'élevait d'une habitation et tranchait sur un ciel rose carminé. La température continuait de s'adoucir depuis le matin, quoique le froid fût encore très vif. A mon passage, quelques oiseaux des neiges s'envolaient presque de dessous les sabots de mon cheval.

Bientôt, j'arrivai dans une ferme canadienne-française, établie à quelques milles du village de Oak Lake, en plein Manitoba. Il y a une décade, cette exploitation rurale eut paru insolite en un tel lieu. De nos jours, on l'y trouve bien à sa place; car, un peu partout, au nord de notre continent, vivent des enfants de la Nouvelle-France.

Ces gens, pour qui la terre ne possède un réel attrait, que lorsqu'elle se présente illimitée à leurs coeurs de pionniers, se sentent à l'étroit dans la grande et progressive province de Québec, ils la quittent.

L'Est des Etats-Unis ne suffit plus à une multitude des nôtres; aussi, s'en vont-ils peupler nos vastes et fertiles terres de l'Ouest.

Je me faisais ces réflexions tout en attachant mon "broncho" à un piquet, lorsque, la main tendue, le sourire aux lèvres, se dirigea vers moi une sorte de géant, à la physionomie placide, mais énergique.

C'était Jean Belleau, le maître de céans, qui, je ne tardai pas à l'apprendre, joignait aux qualités d'un fermier d'occasion celles d'un trappeur par tempérament. Au demeurant, notre homme avait de vingt-cinq à trente ans, et paraissait franc et expansif comme le sont nos braves Canadiens des bords du Saint-Laurent. Surtout, quand ils ont été longtemps privés de la vue d'un étranger, prêt à échanger quelques rasades de whiskey contre le sel de l'hospitalité.

Tel était le cas de mon hôte. Il me reçut donc de façon fort cordiale, et en un rien de temps, nous fûmes une paire d'amis.

Très fier de son installation, Jean Belleau s'empressa de me faire visiter les dépendances de son modeste logis, avant même que je fusse entré dans ce dernier. Tandis que nous donnions une ration de provende à mon cheval, Jean m'apprit que le vaste domaine qu'il possédait ne lui avait pour ainsi dire rien coûté. Il en avait bâti l'habitation, les écuries, la grange et la remise. Cela à la façon du pays, sans luxe. Il ne s'était occupé que du nécessaire; mais j'eus lieu de constater que sa maison, faite de poutres à peine équarries, et recouvertes de terre glaise gazonnée, était assez confortable. Sans s'en douter, mon nouvel ami devenait capitaliste. La dernière récolte avait été bonne, et le nombre de ses têtes de bétail doublait mathématiquement chaque année.

Ma présentation à Mme Belleau fut des plus simples, la jeune femme nous annonçant aimablement que le souper du soir était servi. Elle eut facilement pu s'en dispenser, nous l'avions compris à voir la mine de ses deux charmants bébés et celle d'un garçon de ferme, qui n'attendaient que la venue du maître pour se mettre à table.

Maintenant la neige tombait abondamment au dehors. Mme Belleau, m'ayant souhaité une bonne nuit, était allée auprès de ses chers marmots, depuis longtemps endormis. Jean et moi nous restâmes à tisonner un énorme feu qui, seul, éclairait la vaste pièce où nous étions, tout encombrée d'objets disparates.

Nous causions agriculture ou chasse. Je m'extasiais sur le Manitoba, fertile et giboyeux. Mon hôte ne tarissait pas de me conter des anecdotes de plus en plus intéressantes. A un moment donné, je crus entendre mugir le vent et j'en fis la remarque.

—Ce sont les loups, dit Jean en riant.

—Les loups! ajoutais-je, mais en avez-vous tant que ça ici?

—Ma foi oui; le soir venu, souvent quelques moutons manquent à l'appel.

—Et les généreuses primes offertes par le gouvernement...

—Les primes ne font pas les chasseurs, et ce sont eux qui manquent dans l'Ouest. Tenez, — ajouta Jean, — vous êtes citadin, et puisqu'il s'agit de loups, laissez-moi vous compter comment ils furent la cause très directe de mon mariage. Peut-être cela vous intéressera-t-il?

Avant de donner la parole au brave fermier, j'avoue que j'ai dû arranger quelque peu son récit. Mais je crains que le lecteur ne le trouve moins savoureux et moins délicieusement naïf qu'il me fut conté!

Après avoir rallumé sa pipe, Jean commença à peu près en ces termes:

—Venu seul en ce pays, j'avais jeté les yeux sur le beau lot de terre que je possède. Bien que m'étant engagé comme cow-boy chez le vieux Brown, le plus riche propriétaire foncier de ces parages, j'avais hâte de devenir un "squatter". "On nomme ainsi tout individu qui s'établit à son gré sur une terre libre de la Couronne." Un an ne s'était pas écoulé, qu'à ma grande satisfaction, mon rêve se réalisa. L'avenir me souriait, je songeai à prendre femme.

La chose n'était pas des plus faciles, les donzelles étant encore peu nombreuses en ces régions. Pourtant, j'avais remarqué une de nos compatriotes, qui habitait Oak Lake. Marguerite Lacaze était une belle grande fille de dix-huit ans, que j'aimais beaucoup plus que je ne me le figurais. Aussi, cherchai-je toutes les occasions imaginables de lui faire ma cour, mais ma cause n'avancait guère. Mon nom figurait sur une liste respectable de concurrents plus ou moins redoutables. Et, bien que je me sentisse capable de faire vivre une femme et de la défendre envers et contre tous, je sentais que mon désir était vain. Marguerite, élevée à Winnipeg, avait des goûts plutôt aristocratiques, en un pays où les hommes cachent une grande honnêteté sous un dehors tout de rudesse. Un de mes rivaux de premier ordre était un petit commis préposé au service de la poste de Oak Lake. Je le méprisais profondément, j'en étais mortellement jaloux. Chaque fois que, les cheveux pommades et la bouche en coeur, je voyais s'amener cet être-là auprès de ma belle, il me prenait une envie furieuse de tirer les oreilles de Tommy Wright: c'est ainsi qu'on nommait le jeune monsieur. Le jour, en travaillant au fond des bois, je soupirais ainsi qu'un orgue; cela n'améliorait nullement ma situation. Le soir, je rentrais au village et tâchais de voir Marguerite. Mais je pensais n'avoir pas plus de valeur à ses yeux que la dernière noisette récoltée.

Toujours polie à mon égard, elle m'avait laissé entendre que je n'étais pas assez "monsieur" pour prétendre à sa main. Alors, désespéré, je soignais ma toilette, j'analysais mon ignorance; j'en vins à avoir honte de mes grosses mains de bûcheron. J'étais insensé!

Or, un soir d'hiver, il y a quatre ans à cette époque, je me rendis à une soirée de campagne, donnée chez des cultivateurs de mes amis. Je savais que l'idole de mes pensées y serait. Une

## UNE CURIEUSE FAÇON DE TRAITER LA PHTISIE

dernière fois, je voulais la revoir, lui dire franchement ma façon de penser, puis quitter le pays, au moins pendant un certain temps. En effet, Marguerite Lacaze était parmi les invités, le jeune commis pommadé aussi. On dansa fort avant dans la nuit. Mon cœur saignait, comme saignent les cœurs de tous les amoureux évincés. Enfin, sonna l'heure du départ. La nuit était belle. Désirant satisfaire un caprice, je ne sais ce qui poussa Marguerite à vouloir faire à pied le trajet (un mille environ) qui nous séparait de Oak Lake.

Moitié rieuse, moitié sérieuse, elle refusa à Wright l'honneur de l'accompagner, disant :

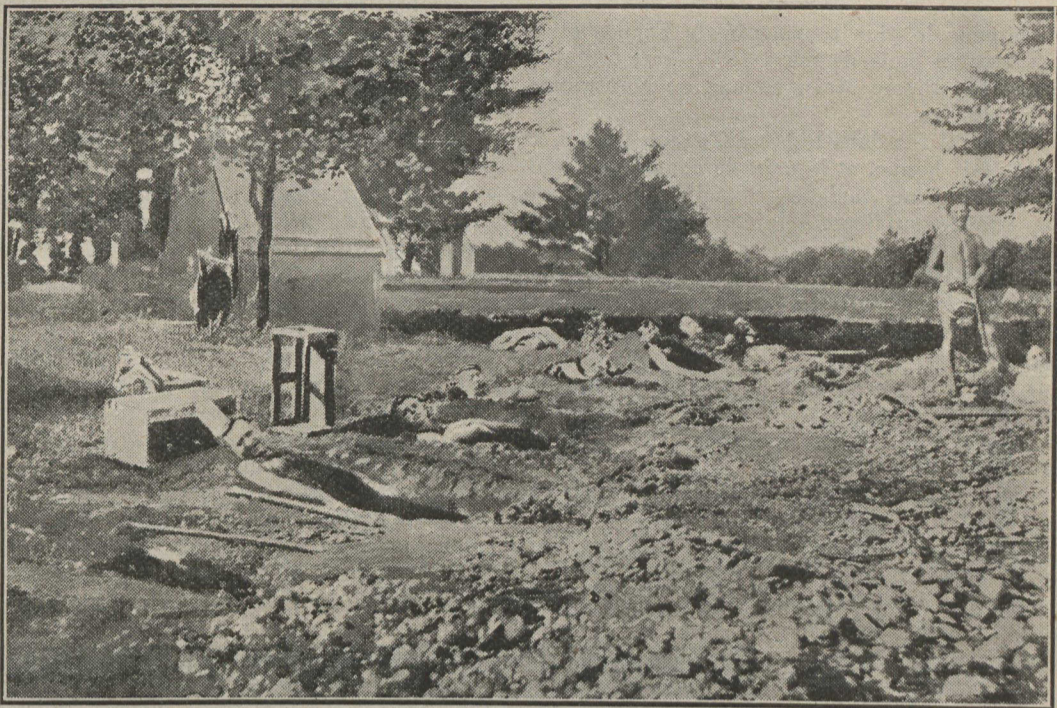
— Mon ami, il faut des poings vigoureux pour défendre une femme sur les grands chemins; je vous sais beaucoup de courage, mais Jean Belleau m'accompagnera ce soir. — N'est-ce pas, Jean? me dit l'espiègle en se dirigeant vers la porte.

— Inutile de vous dire, monsieur, que j'étais ravi de l'occasion. Nous prîmes un chemin de traverse (le chemin des écoliers), et j'en profitai pour dire à Marguerite mille choses qui me pesaient depuis longtemps sur le cœur.

Comme une enfant elle riait, et je sentai bien que la coquette ne m'entendait qu'à demi. Il lui avait plu de respirer la brise de la nuit, au bras d'un robuste compagnon, elle y avait réussi, cela lui suffisait.

Or, nous étions environ à mi-chemin de Oak Lake, et nous traversions un champ sur lequel se détachait seule la silhouette d'une hutte abandonnée, (log cabin), quand Marguerite, se retournant, jeta un cri d'effroi: une bande de loups nous courait sus, ventre à terre.

Je ne fus pas long à mesurer le danger qui nous menaçait. Pour comble de malheur, la porte de la hutte contre laquelle nous arrivions, était solidement fermée. Déjà les loups n'étaient plus qu'à une faible distance. J'ordonnai à Marguerite de ne pas bouger et de se placer entre moi et le paroi extérieur de la cabane. Les loups affamés étaient sur nous. Dans la nuit indécise qui nous entourait, terrifiantes, brillaient leurs prunelles de feu. Fétide, leur haleine devenait perceptible à nos sens surexcités. J'ouvris le feu sur eux presque à bout portant. Derrière moi, je sentais trembler ma compagne de route, tant sa frayeur était gran-



de. Quoique bon tireur, j'eus cette nuit-là la main heureuse, et l'oeil juste, encore plus que de coutume. Successivement six loups tombèrent foudroyés à nos pieds. Je brûlai la dernière cartouche de mon revolver sur le meneur de la bande, au moment même où il me sautait à la gorge. Deux loups nous faisaient encore face, qui, ayant d'abord pris la fuite, revenaient à la charge, la gueule sanglante. Si leurs hurlements se prolongent, pensai-je, une autre bande de ces carnassiers peut surgir, et

alors c'est pour Marguerite et pour moi une mort affreuse.

Sans hésiter, je priai Marguerite de demeurer immobile, et, saisissant un des loups par les pattes de derrière, après lui avoir infligé un vigoureux coup de talon; j'exécutai un terrible moulinet avec son corps et lui broyai la tête contre notre hutte protectrice. Puis, me servant de la bête morte ainsi que d'une massue, j'étourdis le dernier de ses congénères et l'étranglai de mes mains...

Nous venions de l'échapper belle. Marguerite tremblait tellement, que je dus l'emporter dans mes bras le reste du chemin.

Pendant plusieurs semaines, on parla de notre aventure. Le jeune commis ne me regardait plus qu'avec des yeux en boules de loto. Que vous dirai-je? Marguerite se prit à m'aimer. Avec l'argent des primes reçues pour les huit loups que j'avais détruits, j'achetai un anneau de fiançailles. Deux mois après, j'épousai Marguerite. Maintenant, monsieur, nous sommes heureux autant que mortels peuvent l'être, et, dans la nuit, le hurlement des loups résonne à mes oreilles ainsi qu'une douce musique!

L. D'ORNANO.

## EN RUSSIE ; LES FIANÇAILLES À L'AVEUGLETTE



La veille de Noël, les jeunes filles à marier se réunissent chez un notable. On les fait asseoir sur des bancs et on leur cache la tête sous un long voile. Les jeunes gens, introduits alors un à un, font leur choix à l'aveuglette. Cela s'appelle prendre une épouse de la main de Dieu. Dès qu'une jeune fille est désignée, elle est fiancée. On ne peut se dédire de part ni d'autre.

## RONDEL

À UN VIEIL AMI

Mon cher maître et mon vieil ami,  
A vous ces strophes cadencées  
Aux belles modes délaissées  
De Ronsard et Belleau Rémy.

Mes vers ne sont bons qu'à demi,  
Mes rimes sont mal nuancées.  
Mon cher maître et mon vieil ami,  
A vous ces strophes cadencées.

L'élève a pris âge et souci;  
Mais souvent courent ses pensées  
Aux heures près de vous passées.  
Vous les rappelez-vous aussi,  
Mon cher maître et mon vieil ami?

GEORGES LEYGUES.

## Un Vieux de la Vieille

L'homme le plus tourmenté de France et de Navarre, au mois de mars 1858, était certainement Jean-Pierre Mainguenaud de Montguyon, en Saintonge.

Non qu'il fût dans le besoin, grâce à Dieu, sa santé était bonne, et le coin de champ qu'il cultivait lui-même, malgré ses soixante-neuf ans bien sonnés, suffisait à le faire vivre.

Mais on avait créé une médaille, la médaille de Sainte-Hélène, pour les vieux soldats du premier Empire, et lui, un ancien grenadier de la garde, combattant de Waterloo, ne l'avait pas reçue !

Il alla réclamer auprès du maire; le maire le renvoya au sous-préfet. Il obtint une audience du sous-préfet, et ce fonctionnaire, d'humeur facétieuse, lui dit :

—Mon brave, il faut aller demander cela directement à l'Empereur.

Mainguenaud se tâta. Parler à l'empereur ne l'effrayait nullement. L'ennuyeux, c'est que l'empereur demeurait à Paris, et qu'il fallait aller l'y trouver. C'était un long voyage.

Il réfléchit deux jours, le troisième, il se décida. Après tout, il n'y avait que cent quarante lieues. A dix lieues par jour, cela faisait quatorze jours de marche, car il comptait bien faire la route à pied... Jean-Pierre Mainguenaud se sentait capable de cela.

Ça me rappellera le temps où nous parcourions l'Europe par étapes, se dit-il, seulement, comme je ne suis plus jeune, comptons quinze jours.

Il supputa ce qu'il lui fallait. Une quarantaine de sous pour manger en route; vingt sous pour coucher. Trois fois quinze font quarante-cinq. Donc, pour l'aller et retour, quatre-vingt-dix francs. C'était une forte somme. Mais le vieux paysan avait des écus cachés au fond de son armoire; une réserve en cas de maladie. En comptant son trésor, il vit qu'il lui resterait encore une vingtaine de francs pour "faire le garçon" à Paris. Il n'hésita plus.

Le lendemain, un bâton à la main, bien chaussé de neuf et porteur d'un bissac dans lequel il avait fourré d'un côté un morceau de lard et de l'autre une miché de quatre livres, l'ancien grenadier se mit en route.

Le quatorzième jour, à six heures du soir, il arrivait à la barrière.

Il s'occupa tout d'abord d'un domicile et, il se fit donner un lit, se coucha après un frugal repas, et ronfla consciencieusement jusqu'au lendemain matin.

A six heures, il s'éveillait, frais et dispos, s'habillait, demandait la route des Tuileries et, toujours son bâton à la main, s'acheminait vers la demeure impériale.

En arrivant rue de Rivoli, il eut un frémissement de joie. Il venait d'apercevoir le bonnet à poil d'un grenadier qui montait la garde devant la grande porte. Il s'avança vers lui sans hésiter.

—Eh! petit! cria-t-il, je sais qu'il t'est défendu de me parler sous les armes... mais fais

donc prévenir ton officier qu'il y a là un vieux de la vieille qui désire causer à l'empereur!...

Le soldat le regarda, un peu surpris. Mais la bonne figure du vieux paysan lui inspira confiance, et il appela le chef de poste.

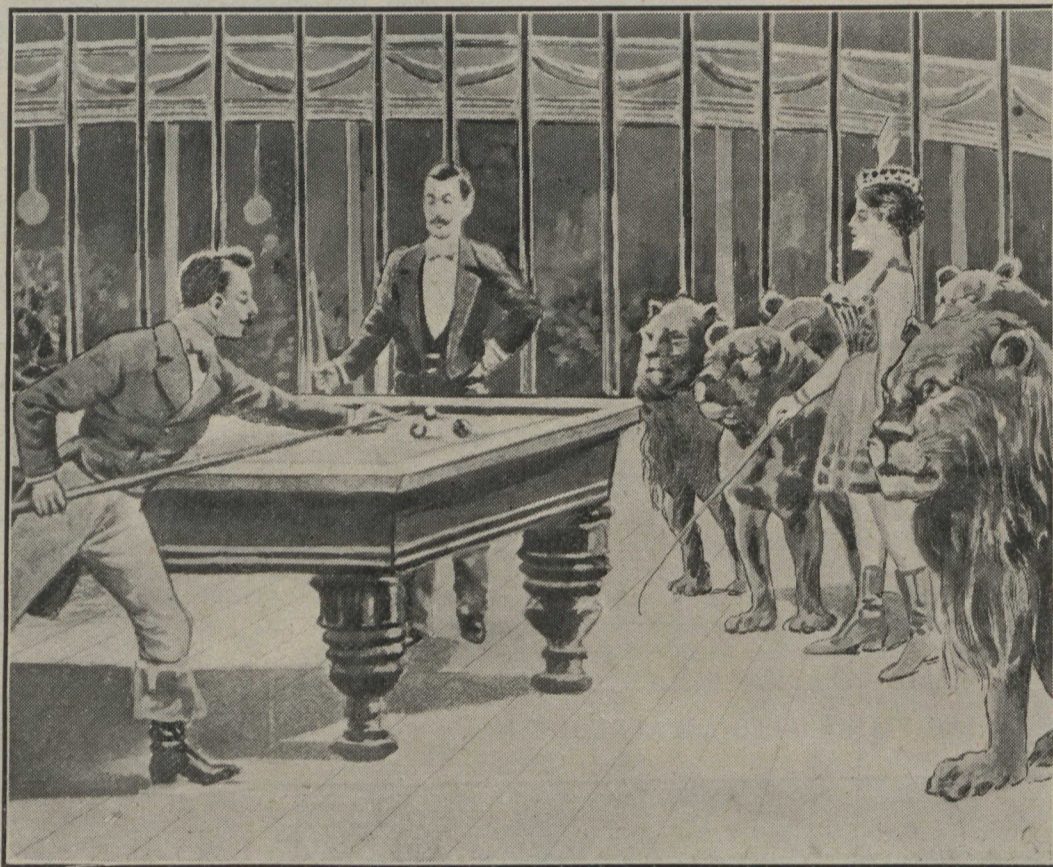
—J'ai deux mots à dire à l'empereur, répondit le bonhomme, deux mots en particulier.

—Il vous faut une lettre d'audience, mon ami...

—Peuh! dit superbement Mainguenaud, j'ai bien causé au "petit tondu" quand j'étais aux grenadiers de la garde... comme vous, mon lieutenant, seulement il y a cinquante ans de cela... Je suis sûr que son neveu ne sera point méprisant pour moi.

L'officier n'hésita pas. Il rentra dans le poste, fit prévenir le service intérieur du palais et, dix minutes après, ainsi qu'il l'avait prévu, Jean-Pierre Mainguenaud faisait son entrée dans le château des Tuileries.

On l'introduisit dans une vaste pièce où trois messieurs étaient assis derrière une table. L'un d'eux, un grand à moustaches blondes, s'adressa à Mainguenaud, qui, immobile, la main collée au front, dans l'attitude du salut militaire,



Un match de billard dans une cage aux lions.

se tenait sur le seuil.

—Vous avez demandé à me parler, mon brave, dit-il. Eh bien, qu'avez-vous à me dire? Je suis l'empereur...

—Oh! que non point, mon bon monsieur, répliqua le paysan avec un sourire malin... Faites excuse. Mais l'empereur, c'est point vous. Je le reconnais bien, c'est celui-là, qui ne dit rien et qui tord sa moustache...

Napoléon III, ainsi désigné, se mit à rire et dit à son tour.

—Et à quoi me reconnaissez-vous, mon ami?

—D'abord, j'ai votre portrait chez moi, sire. Et puis, c'est pas la première fois que je vous vois. Il y a de ça longtemps, vous étiez tout petit. Je montais la garde dans le jardin des Tuileries, et vous m'avez donné un grand coup de baguette sur les jambes... Même qu'une belle dame qui était avec vous, vous a grondé, quoi que ça n'en valait pas la peine, parce qu'à travers mes guêtres ça ne m'avait pas fait grand mal...

—C'est vrai, je me rappelle cela, s'écria Napoléon III, qui, très probablement, n'en avait aucun souvenir, mais que cela amusait de flatter la manie du vieux soldat. Alors, mon brave,

je suis votre obligé... Que vais-je faire pour payer ma dette?

—Me donner ma médaille, sire; ma médaille de Sainte-Hélène, à laquelle j'ai droit; même que j'ai fait le voyage de Montguyon à Paris pour la réclamer...

—Vous avez fait ce voyage?... Comment?

—A pied, sire... comme au bon temps... Par étapes... et sans traîner la jambe, encore!

Napoléon se mit à rire de nouveau et ses deux compagnons l'imitèrent. Puis, tendant la main au paysan:

—Eh bien! c'est entendu. Votre médaille vous est accordée. Et, de plus, vous allez être notre hôte pour ce soir... Colonel, occupez-vous de ce brave homme, qu'on le fasse manger et boire; je vous donnerai ensuite mes ordres à son égard.

Le grand monsieur blond, qui s'était d'abord donné comme étant l'empereur, se leva et fit signe à Mainguenaud de le suivre. L'ancien grenadier, tout gonflé d'orgueil, salua militairement et se retira.

Ce fut au mess des officiers du 1er grenadier de la garde qu'on le conduisit dîner. On lui fit raconter ses campagnes, tout en lui versant rasades sur rasades. Bien qu'il trouvât le bordeaux "un peu faiblot" et le champagne "un vin de demoiselles", il finit par tomber ivre-mort et on dut le porter sur un lit de camp, où il dormit du reste parfaitement.

Le lendemain, les grenadiers le repassèrent aux voltigeurs, les voltigeurs aux zouaves.

Mainguenaud mangeait, buvait, pérorait et se trouvait le plus heureux des hommes...

Tout a une fin, pourtant. Au bout de huit jours, fatigué de cette vie de perpétuelle bombance, Mainguenaud parla de retourner en Saintonge.

—A pieds? lui demanda-t-on.

—Tiens, pardine, est-ce que j'ai un équipage?

Mais l'empereur avait

prévu le cas. Le lendemain matin, après un lunch dans lequel on ne l'avait pas laissé trop boire, le vieux paysan fut conduit à la gare d'Orléans, et, pour la première fois de sa vie, monta dans un wagon de chemin de fer. On l'avertit que son voyage était payé, ainsi que le prix de la diligence qui, à Orléans, correspondait avec le train. En outre, l'officier qui l'escortait lui glissa, au dernier moment, un rouleau de vingt-cinq louis dans la poche.

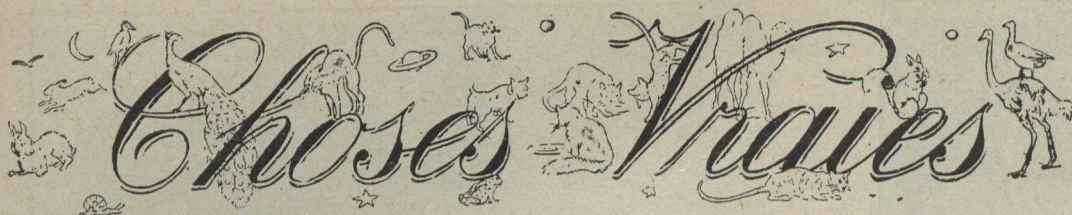
Jean-Pierre Mainguenaud vécut encore quatorze ans, portant avec orgueil à sa boutonnière la médaille si brillamment gagnée, et racontant à qui voulait l'entendre qu'il avait, pendant toute une semaine, déjeuné et dîné à la table de l'empereur.

GEORGES GRISON.

### Match de billard dans une cage aux lions

La scène s'est passée à Ipswich, (comté de Suffolk, Angleterre), entre le directeur de l'hippodrome et un très habile faiseur de carambolages. Pendant qu'ils opéraient avec une parfaite sérénité, une dompteuse, Mlle Ella, tenait en respect une dizaine de lions, qui, sans doute, intéressés par un jeu pour eux nouveau, ont montré une complète bienveillance.





LES MERVEILLES DES ARBRES

Le règne végétal nous offre les plus subtiles merveilles et les phénomènes les plus remarquables et les plus imprévus. L'«Album Universel» en a déjà fait connaître un certain nombre à ses lecteurs, et continue cette fois par une sorte de petit cours de sylviculture comparée, illustré de documents photographiés dans le monde entier et qui nous représentent les caprices les plus imprévus de dame Nature.

LE COQ DU CLOCHER



Ne semble-t-il pas que voici un de ces traditionnels clochers de village, au chef orné du gallinacé classique et rappelant le souvenir de saint Pierre?

Pour compléter l'illusion, le coq est surmonté de la non moins traditionnelle girouette grinçante et gémissante, alourdie par l'âge et paralysée par la rouille, inapte à indi-

quer la direction du vent. L'imitation est assez parfaite, mais il s'agit tout simplement d'un if pyramidal taillé par un jeune jardinier du comté anglais d'Hereford. Rien de plus amusant que ce clocher fantastique émergeant d'un fouillis de sombre verdure.

ROTHSCHILD ET LA BANQUE D'ANGLETERRE

Un jour, Rothschild, de Londres, envoya du papier à escompter à la Banque d'Angleterre. Celle-ci refusa, donnant comme prétexte qu'elle n'escomptait pas le papier des particuliers.

—Ah! c'est ainsi, fit le financier, furieux; la Banque n'a pas confiance dans mon papier, eh bien! moi, je n'ai pas confiance dans le sien.

Le lendemain matin il se présentait à l'ouverture, au guichet, et neuf de ses commis occupaient les neuf autres guichets. Jusqu'à la fin de la journée, ils changèrent tous les dix des billets de la Banque contre de l'or. Le lendemain et le surlendemain, ils recommencèrent. Les affaires étaient interrompues dans l'établissement, une quantité énorme de numéraire sortait chaque jour. La Banque, effrayée, dut céder et prendre à l'escompte le papier de M. de Rothschild.

D'OU VIENT LE "FUMAGE" DU WHISKY

Savez-vous pourquoi le scotch-whisky, cette eau-de-vie de blé que d'aucuns trouvent exquise, a un arrière-goût de fumée très prononcé? Cette liqueur a été fabriquée par les Ecossais et a fait leur gloire depuis des siècles. Or, au temps des grandes guerres entre l'Angleterre et l'Écosse, les habitants de ce dernier pays ayant des douanes intérieures, étaient soumis à des droits énormes sur leur whisky. Pour frauder, ils enfermaient dans la terre le whisky fabriqué et alumaient au-dessus de grands feux, de façon à tromper les employés du fisc anglais. D'où ce goût de fumée. Mais ce qui était alors une nécessité est resté une habitude, et encore maintenant, les Ecossais brûlent des herbes et du bois sur les caves contenant leur whisky. Cela ne rappelle-t-il pas l'invalidé commis à la garde d'un banc fraîchement peint, et qui le garda bien après que le banc fût séché et même dépeint.

LE CHANT DES GRENOUILLES

Il existe certaines espèces de grenouilles dont le larynx présente une grande ressemblance avec celui des oiseaux. Dans l'Amérique du Sud, on entend dans les forêts de curieuses petites flûtes qui chantent du haut des cimes. Ce sont des grenouilles qui ont l'habitude de grimper sur les arbres. Parfois le son est métallique; à d'autres instants, il est au contraire doux et voilé et se termine tout à coup en un trille long et perçant. Le grand naturaliste français Vivier parle encore d'une grenouille minuscule qui vit surtout aux environs de Rio-Janeiro, et dont le cri est très musical. Les petites chanteuses, perchées sur la pointe des roseaux, font entendre dans la nuit un chant mélodieux, composé de petites notes claires et douces ressemblant à un gazouillement.

LES MERVEILLES ACROBATIQUES

«De plus fort en plus fort», comme chez Nicolet de joyeuse mémoire; telle semble être de nos jours la devise des acrobates. On a beau avoir vu des tours de force qui semblent défier les lois de l'équilibre, un nouveau vient détrôner le succès des précédents.



Gracieux tour de force et d'équilibre.

Assurément, celui que représente notre gravure est des plus hardis, il est accompli de ce temps-ci à l'Alhambra de Londres, par les «Kiners-Moulins», acrobates universellement connus.

DES BAISERS QUI COUTENT CHER

Vous croyez peut-être que c'est en Angleterre ou aux Etats-Unis de l'Amérique du Nord, dans un pays de puritanisme protestant, que se présente ce cas désagréable? Eh bien! non, c'est en Russie! Sous le rapport de la morale publique, les Russes sont d'une extrême rigidité. C'est ainsi qu'il est absolument interdit de s'embrasser dans la rue, sous peine de se voir infliger une amende de 4 piastres. La loi est encore plus sévère pour les baisers échangés dans un tramway: ceux qui en échantent ne peuvent s'en tirer à moins de 5 ou 6 piastres. Il est même formellement défendu d'écrire des paroles d'amour sur carte postale. Faute de se conformer à cette prescription, l'expéditeur peut encourir une grave condamnation.

POESIE-DIALOGUE..... MALGACHE

(A dire, si l'on a froid,... à côté d'un poêle tout rouge.)

- Komensavati?
- Pamalétoi?
- Osquifécho!
- Cépacroiabastépoxi!
- Tapalgotiésec?
- Siméjépalou!
- Benmojané! Votuunboc?
- Cépadrefu! Jakcept.
- Alonzi!!

CE QU'A COUTE LA DECOUVERTE DE L'AMERIQUE

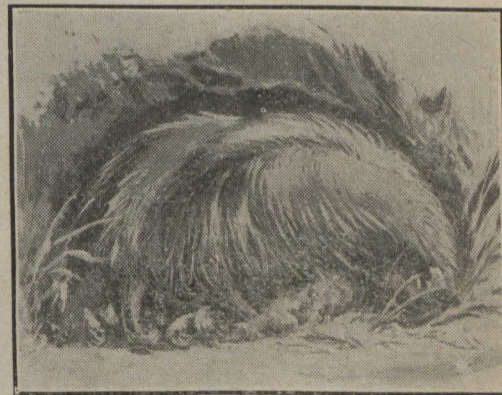
Un savant espagnol a retrouvé, en fouillant dans les archives de la marine, la note des appointements servis à l'équipage des navires conduits par Christophe Colomb à la découverte de l'Amérique; elle est sous la forme d'un état en règle des sommes payées mensuellement aux hommes de l'aventureux voyage. Les simples matelots touchaient de 10 à 12 francs, suivant la classe à laquelle ils appartenaient, «y compris les frais de nourriture», c'est-à-dire qu'ils devaient se nourrir avec leur solde. Les capitaines des trois grandes caravelles qui abordèrent pour la première fois la côte américaine, le 12 octobre 1492, avaient 30 francs. Quant à Christophe Colomb, qui portait le titre d'amiral, on lui faisait l'honneur de lui compter ses émoluments à l'année: il touchait 1,600 francs, soit 4 fr. 50 par jour. La découverte de l'Amérique, qui a gorgé d'or la nation espagnole, n'a donc coûté à celle-ci que quelques millions de francs.

LE SOMMEIL DES ANIMAUX

On a toujours vu les animaux, durant le jour, éveillés, il nous a semblé intéressant de les montrer pendant leur sommeil. Leur façon de dormir, qu'on ne soupçonne pas, causera quelques surprises amusantes.

Un naturaliste, parlant du sommeil des animaux, et après avoir énuméré les difficultés qu'on éprouve à se renseigner de visu, lorsqu'il s'agit d'animaux sauvages et même de fauves, dit :

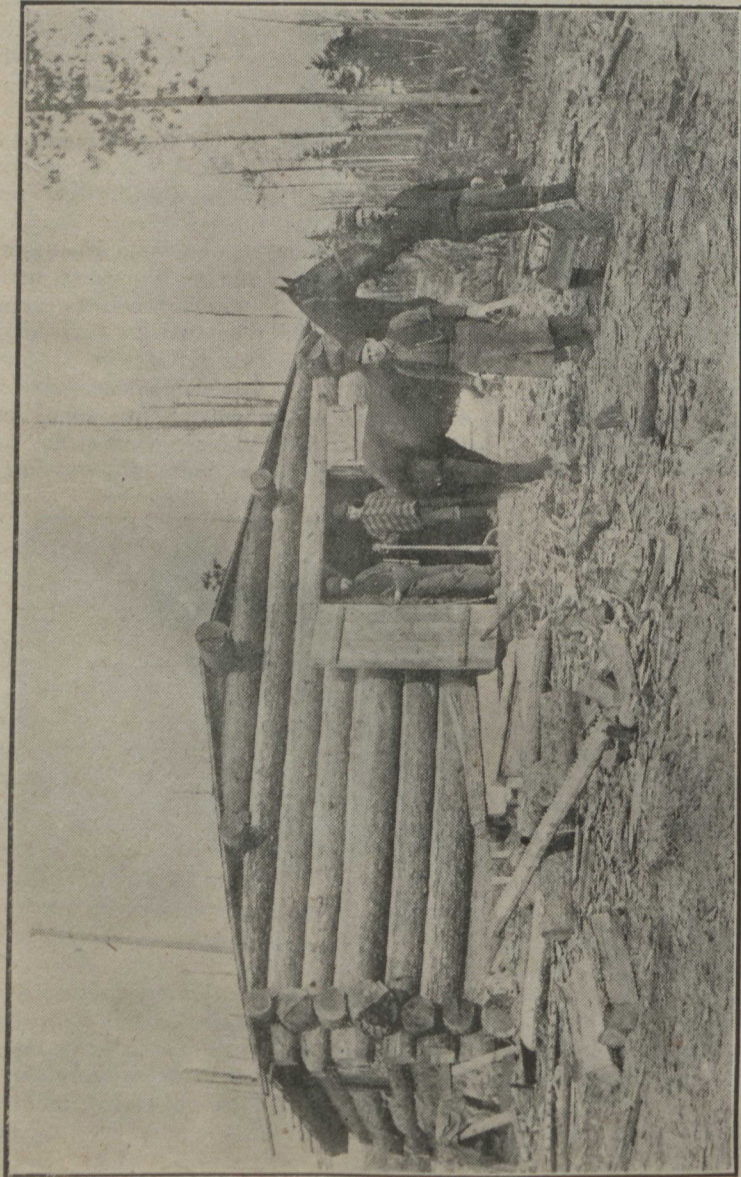
Dans l'Amérique du Sud, sous l'ombre chaude de la «selva» ou forêt vierge, à travers l'entrelacement des lianes, le fouillis des fougères arborescentes, j'ai pu apercevoir des fourmiliers de l'espèce des tamanoirs dormant profondément après s'être gorgés d'insectes, qu'ils récoltent avec leur langue vermiforme et gluante. Ces animaux reposent deux par deux, en sens opposé, les pattes repliées sous le ventre, la tête au long museau également enfouie sous eux, formant une masse confuse sous la retombee des longs poils raides. Seules, les oreilles courtes et arrondies dépassent, ouvrant leur



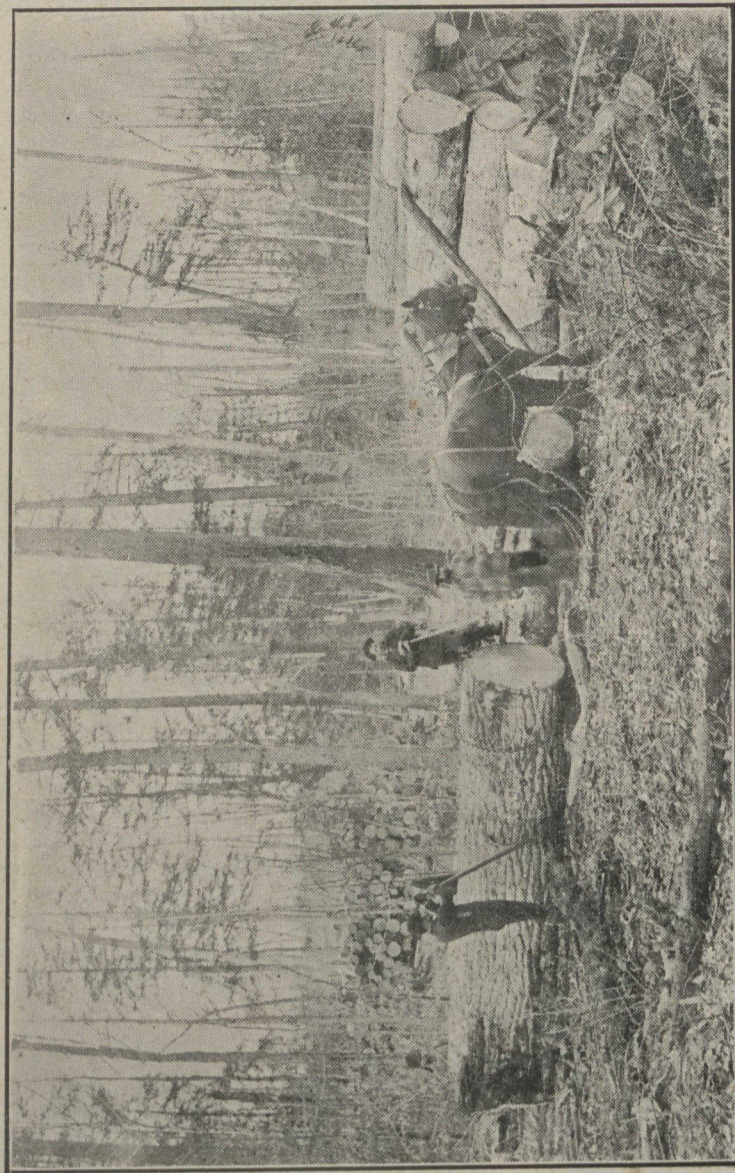
Les tamanoirs dorment deux par deux.

conque, sentinelles vigilantes, prêtes à recueillir tout bruit inquiétant. Et il n'est pas bon de déranger ces vermilingues... leurs mâchoires sont dépourvues de dents, il est vrai, mais, en revanche, les tamanoirs ont de terribles ongles, qui font des blessures dangereuses, même pour le jaguar.

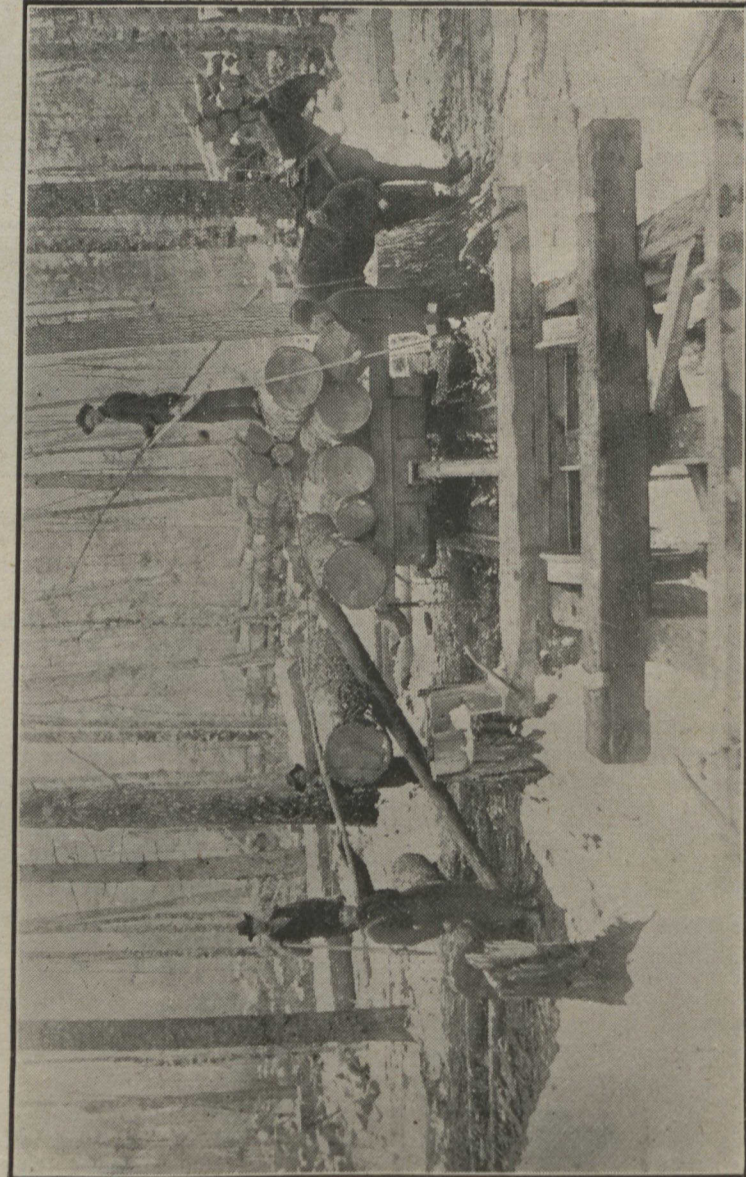
L'EXPLOITATION FORESTIERE AU CANADA



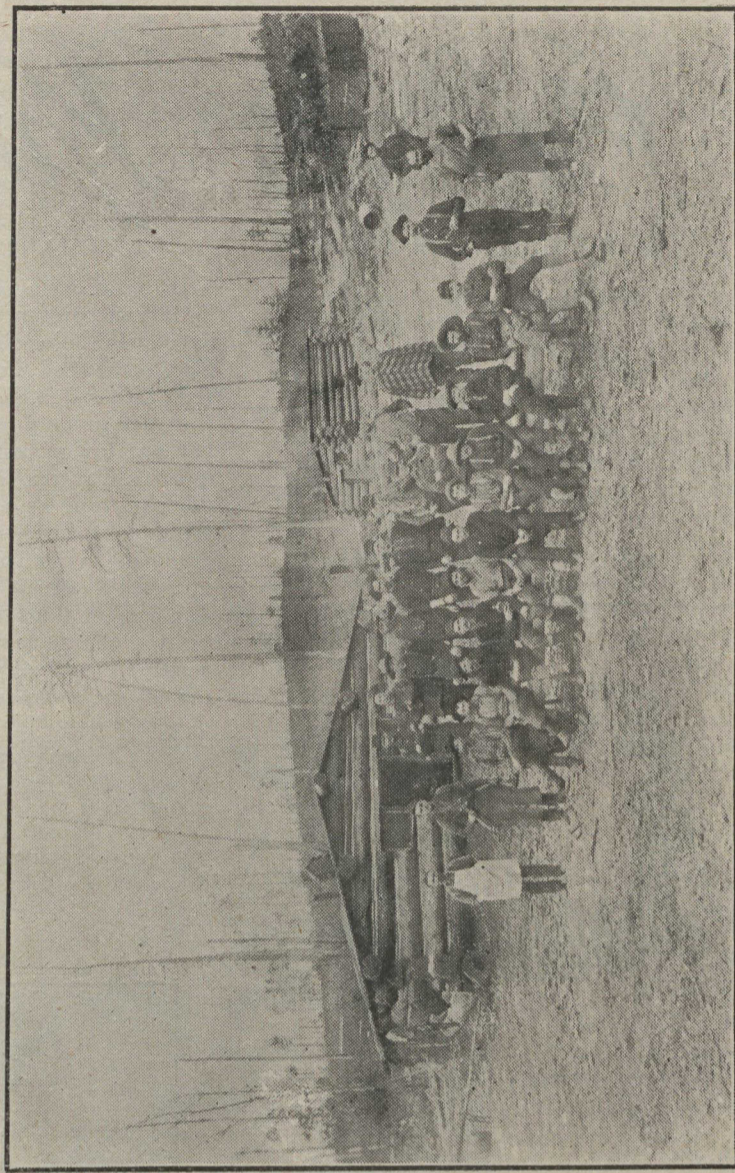
Rustique demeure des bûcherons (chantier)



Travail d'automne



La traction des billets en hiver



Une équipe de bûcherons se laissant photographier

## NOS EXPLOITATIONS FORESTIÈRES

Malgré que toutes les industries aient progressé rapidement dans notre pays depuis un quart de siècle, celle du bois tient encore le premier rang. On n'a qu'à consulter les statistiques concernant l'exportation de nos produits, pour se rendre compte que les expéditions de bois en grume, en billots ou dégrossi, ne le cèdent à aucunes autres au Canada. Aussi notre exploitation forestière emploie-t-elle chaque année des milliers et des milliers de nos robustes campagnards. Comment pourrait-il en être autrement lorsqu'il s'agit de fournir les chargements de bois qu'emportent à l'étranger une théorie innombrable de wagons de chemins de fer ou une grande flotté marchande de paquebots ou de voiliers, dont la plupart de ces derniers partent de Saint-Jean, Nouveau-Brunswick. D'autres pays ont des industriels qu'on nomme rois de l'acier, des chemins de fer, du charbon, du diamant; nous, nous avons assurément les rois du bois. Les Eddy, les McMillan et autres sont de véritables souverains qui commandent des armées pacifiques d'ouvriers et de bûcherons.

Chaque automne, les récoltes rentrées, c'est surtout de la province de Québec que s'en vont vers les forêts de l'Ottawa et plus loin encore, une multitude de gars bien bâtis. Ces gens-là sont de ceux qui ne boudent pas à la besogne. Ce sont eux qui abattent et débitent les magnifiques spécimens de notre flore. Spécimens qui s'en vont à l'étranger faire une loyale et victorieuse concurrence au bois de Norvège qui, jadis, avait la suprématie sur tous les marchés du monde.

Les vues que nous offrons ici à nos lecteurs sont typiques en leur genre. Elles permettent de se faire une idée de ce qu'est la vie de nos laborieux hommes de chantiers. Dès leur arrivée dans le bois, soit à bras et se servant d'énormes scies, soit à la hache, soit enfin au moyen de fils rougis à l'électricité, les bûcherons abattent sapins, chênes, érables, frênes ou autres arbres. Il en est ainsi jusqu'à la chute des neiges. Alors, commence la véritable récolte de notre pays. Nous, qui nous plaignons en ville d'une petite bordée de neige, nous ne devrions pas oublier que, sans son envoi divin, l'exploitation de nos forêts serait impossible, et qu'une grande partie de nos richesses de l'année serait compromise. En effet, ce n'est que sur un lit de neige qu'il est possible de tirer les énormes billes de bois, que les lignes ferrées allant jusqu'en forêt (ou au bord des cours d'eau) emporteront au loin. L'avie de l'homme des chantiers est typique. On l'a déjà décrite, et elle mériterait encore des volumes. Il nous est impossible de nous y arrêter ici. Tout ce que nous en pouvons dire, c'est que, malgré les rudesses qui la caractérisent, elle a ses douceurs. Les "log-cabins" de nos bûcherons sont soumises à une discipline assez sévère; pourtant, le rire, les chansons, la chasse dans les environs et les jeux n'en sont pas bannis. Les hommes y amassent des gages qu'ils rapportent au foyer familial, le printemps venu. Alors, chantant nos vieilles chansons canadiennes, c'est plaisir de les voir aller au fil de l'eau sur des radeaux immenses (cages) faits

avec les arbres qu'ils ont abattus, la sueur au front, par des froids terribles. Malheureusement, si notre gouvernement n'enraye pas les incendies de forêts et ne se livre pas à une étude sérieuse de la sylviculture, s'il ne reboise pas notre pays, il arrivera un temps où nous vivrons sur un sol trop déboisé pour être salubre. Et puis, notre industrie la plus lucrative aura disparu à jamais. En ce monde tout a une fin, même les forêts infinies!

## LA GLACE ET LE FEU

Chaque hiver nous avons à consigner toute une série d'incendies. De l'aveu du chef de la



L'œuvre du feu et du froid.

brigade du feu, le surchauffage, suite des basses températures que nous subissons de décembre à avril, serait la cause primordiale de ce triste état de choses. Aussi, nos pompiers sont-ils constamment sur les dents. La cloche d'alarme résonne presque sans cesse à leurs oreilles. A tout instant ils ont à subir soit une chaleur intense, soit un froid polaire. A un point de vue plutôt artistique que documentaire, nous publions ci-dessus la reproduction d'une photographie prise lors du récent incendie des magasins de MM. Copeland et Cie. Ceux qui n'ont pas assisté à cette maîtresse flambée se feront une idée des difficultés que nos pompiers eurent à surmonter par un froid excessif.

## PROPOS D'ÉTIQUETTE

## PETITES IGNORANCES

On entend poser de ces questions: Doit-on demander des nouvelles de sa santé à une personne supérieure à soi?

Pourquoi pas, lorsqu'on ne la voit pas pour la première fois? Lorsqu'on l'aborde dans un salon ou ailleurs, et non pas en audience?

Il est clair qu'on ne dira pas: Comment allez-vous?... Vous allez bien? Mais on sera très correct en s'informant si la santé est bonne. "Votre santé est-elle bonne?"

On ne remercie pas les gens qui nous font une visite, par la raison qu'on se dérange, à son tour, pour aller les voir, et qu'il ne s'agit plus, en conséquence, que d'un prêtendu rendu. Toutefois, cette règle — comme toutes les autres — comporte des exceptions.

Lorsqu'une personne âgée se donne la peine de venir voir des gens beaucoup plus jeunes qu'elle, on doit la remercier de sa visite, car les vieillards sont dispensés d'une foule de devoirs mondains sans que l'on en soit quitte à leur égard.

Nous sommes encore tenus d'exprimer notre gratitude de sa visite à une personne absorbée par des occupations importantes, transcendantes, et qui a bien voulu les abandonner pour nous donner le plaisir de la voir chez nous.

Encore nous dirons fort bien à un visiteur, qui a fait une longue route par le froid ou sous le soleil, que nous lui savons gré de n'avoir pas reculé devant la fatigue, d'avoir affronté la chaleur, etc.

## LES POULES COMME BAROMÈTRE

Beaucoup d'éleveurs de serins ajoutent à la nourriture de ces oiseaux un peu de poivre de Cayenne, ce qui a pour effet de donner à leur plumage une teinte rougeâtre. Si nous en croyons la "Loire médicale", cette influence curieuse ne s'exercerait pas seulement sur le plumage des canaris; les poules blanches auxquelles on donne de ce poivre prendraient également une teinte rose pâle.

Or, cette couleur rose peu ordinaire peut servir à prédire la pluie, tout comme le baromètre.

C'est que cette couleur est telle, qu'elle est fort hygrométrique, et que, sous l'influence de l'humidité de l'air, elle devient de plus en plus rouge jusqu'au plus intense écarlate. Cette transformation se fait avec une régularité telle que le degré de coloration donne une notion exacte de l'état hygrométrique de l'air, et par suite, dans une mesure, du temps qu'il va faire. Quand la basse-cour est peuplée de poules écarlates, on peut être à peu près sûr que, dans quelques heures, une pluie violente va tomber.

A la campagne, ces baromètres seraient sans doute plus économiques que les coûteux instruments d'Observatoire, sans compter qu'ils pondent, ce que ces derniers ne font pas, et que leurs oeufs merveilleux ont le jaune rouge comme du sang.

Nous mourons par lambeaux; le meilleur de notre vie s'en va avant que nous nous en alions nous-mêmes. — GENERAL CHANGARNIER.



Grand chapeau très élégant, forme bergère, en chenille loutre plusieurs tons; sur le dessus, ailes fantaisie tons dégradés du coq de roche au loutre. Le chapeau est légèrement soulevé de côté par une couronne de roses dans les tons coq de roche.



Canotier forme "Santos" en feutre gris garni de chaque côté de deux mouettes grises retenues par un lien de soie fantaisie noire et blanche à grosses pastilles orange.

POUR NOS LECTRICES

CEINTURES

## Notes sur la Mode

Les vêtements d'enfant sont d'une grande simplicité qui, cependant, n'exclut pas à beaucoup près la coquetterie. Les cols, d'un contour tout nouveau, se distinguent surtout par l'originalité de leur garniture. Quelques-unes de ces garnitures rappellent les modes d'antan et n'en sont que plus jolies. L'une d'elles, très gracieuse, consiste en une bande de velours de grandeur graduée formant de longues pointes sur la jupe bien froncée.

La guimpe en mousseline, nansouk, etc., accompagne toute robe de fillette âgée de six à douze ans. C'est frais, coquet et hautement apprécié par la maman soucieuse de l'apparence de la fillette. Les robes sont presque toutes découpées pour permettre l'emploi de la guimpe.

Cependant, toutes les robes ne sont pas destinées à être portées avec les guimpes. Il en est d'autres faites, d'une seule pièce, qui, pour cela, n'en sont pas moins attrayantes. Une ceinture accompagne généralement ce genre de robes lorsque la fillette est âgée de plus de huit ans.

Les berthes sont fort seyantes pour fillettes et se portent beaucoup, quoique dans certains cas l'encolure soit simplement finie avec un ruché de ruban étroit. Dans ce dernier cas, l'on peut également garnir de ruches assorties. Rien ne vaut les tissus écossais pour robes de fillettes, et un rien de velours disposé avec goût leur fait une délicieuse garniture. Une ravissante petite robe était faite d'un tissu écossais vert, rouge, brun et noir. Elle était taillée en biais et avait trois plis ronds disposés devant et dans le dos sur le corsage et la jupe. L'empècement inférieur contourné par une berthe strap en velours brun. Les manchettes de fantaisie et la ceinture étaient également en velours brun.

Pour les tissus simples et légers

dans les teintes pâles, l'un des plus jolis modèles comprend une blouse découpée pour être portée avec une guimpe ayant l'encolure échan-crée ou décolletée, soulignée d'une berthe qui est délicieusement garnie. La jupe droite est finie par un volant ou par un ourlet à volonté.

L'importance du manteau est indiscutable, et si sa coupe n'est pas militaire il faut que les garnitures le soient. Le drap, la zibeline et le velours se portent beaucoup pour ce genre de manteaux avec des boutons et du galon pour garniture. Un modèle long très joli est plissé et porte une fermeture militaire. Il peut se faire avec ou sans les collets-épaulettes ou les straps d'épaule. Ce petit manteau serait très attrayant en kersey rouge avec une touche de noir et d'or dans la garniture et le col en drap blanc.

L'originalité des modèles "1830" se retrouve dans les vêtements d'enfant et les tissus de soie ou les lainages légers conviennent admirablement à ces vêtements: Une robe "1830", ravissante, était confectionnée en mousseline de laine à fleurs. Elle comprenait une blouse à encolure montante ou échan-crée en rond avec une haute pèlerine ou berthe, et une jupe de cinq lés plissée ou froncée à la taille. D'étroits ruchés garnissaient la blouse, les manches et la jupe.

Quelle est celle de vous, chères lectrices, qui n'a déjà vu quelqu'une de ces hautes ceintures en cuir rouge qui terminent de si charmante façon un costume porté par une jeune femme ou une jeune fille svelte.

La ceinture toute droite en cuir chiffon (le nom indique bien ce que c'est), est suffisamment souple pour se modeler au corps, elle doit se poser un peu plus bas que la ligne de taille s'appuyant sur la ceinture de la jupe.

La teinte rouge ne saurait plaire à toutes, puis elle ne se marie pas heureusement avec toutes les toilettes; aussi trouvons-nous facilement de hautes ceintures de cuir en toutes teintes: marine, vieux vert, vert mode, marron, bei-

ge, bois, gris perle, grenat, sans parler naturellement du blanc et du noir.

Souvent la ceinture ronde est travaillée; la pyrogravure et le cuir repoussé plaisent toujours, donnant un cachet artistique qui a son charme, ou bien des semis de perles, de paillettes ou de clous d'acier y ajoutent une note scintillante. Une nouveauté, ce sont les entrecroisements de baguettes de cuir et d'étroits rubans de caoutchouc de même teinte; la ceinture perd ainsi de sa rigidité et est non moins jolie.

Mais, pour toutes les tailles un peu fortes et aussi pour les personnes qui n'ont pas le buste long, nous préférons les ceintures coupées en forme et descendant sensiblement en pointe par devant.

Un joli modèle est en cuir vert avec incrustations de velours de même teinte un peu plus foncée. La ceinture, étroite derrière, s'élargit sensiblement par devant, où elle descend en pointe; intérieurement, on pose trois ou quatre agrafes avec portes correspondantes. La doublure est en satin. Cette ceinture peut se reproduire en toutes teintes.

Une ceinture d'un tout autre genre est en satin souple drapé formant trois rangs; elle est attachée devant par une agrafe en imitation de vieil argent.

Il est bon de ne pas ignorer que le blanc grossit sensiblement, tandis que le noir amincit, au contraire.

Sur nombre de toilettes habillées, et spécialement pour les jeunes filles, on aime les ceintures en ruban terminées par de gracieux noeuds ou de longs pans posés par derrière. Volontiers on fait des pans en satin Liberty ou en taffetas souple, qui sont coupés de place en place par des noués ou de minuscules choux. Du reste, il suffit de dire que l'on porte les ceintures en ruban; la plus grande fantaisie se donne libre cours, on chiffonne la soie à plaisir pour faire de jolies choses.

Un dernier modèle est en cuir garni d'étroits rubans de velours avec piqûres et clous aciérés.



Blouse avec manche "Raglan" demi-longue.  
Blouse ornée de rosettes de dentelle de Ténériffe.

Blouse-chemisette en tissu rayé.  
Blouse avec parties-boléro.

# PAGE DE SAINT NICOLAS

## “ LE PATER ”

—On ne s'arrête pas en disant sa prière, Voyons! Ne reste pas cette fois en arrière, Recommence avec moi le “Pater”, et dis bien: —Donne-nous. — Donne-nous. — Le pain quoti- [dien.]  
—Le pain... — Eh bien! encor! pourquoi donc [cette pause,

Et pourquoi marmotter tout bas  
De ces mots que je n'entends pas?

—Chère maman, voici la chose:

Je priais le bon Dieu, car le pain, c'est bien sec,  
De nous donner toujours du beurre avec !!

L. RATISBONNE.

## LES DEUX MUETS

Vers 1777 arrivait à Paris un Américain, précédé d'une grande réputation. Cet homme était un hardi champion de liberté; grâce à son énergie et à son influence, il venait de faire proclamer l'indépendance des Etats-Unis. Cet homme, je viens de le nommer, c'était Franklin.

Or, Franklin était venu à Paris solliciter des secours de la nation française pour lutter contre l'Angleterre. Pourtant, il n'avait pas grande sympathie pour les Français, dont la réputation de légèreté, d'insouciance et même d'indiscrétion, lui était suspecte. Il changea d'opinion depuis; et quand il eut vu de nombreux Français, sous la conduite de Lafayette, s'enrôler dans les rangs de ses compatriotes pour défendre la cause de l'indépendance américaine, une profonde reconnaissance et une sincère estime remplacèrent sa première impression.

Lors de son voyage à Paris, Franklin, qui était tout à la fois un savant éminent auquel nous devons l'invention du paratonnerre, un écrivain distingué, un homme d'esprit très fin et un philosophe éclairé, reçut de nombreuses visites de savants, de moralistes, d'auteurs de toutes sortes. Bailly, qui devint plus tard, dans des circonstances mémorables, maire de Paris, crut devoir rendre visite à cet hôte illustre, en qualité de membre de l'Académie des Sciences.

Franklin connaissait Bailly de réputation. Il l'accueillit fort aimablement, et leur entretien débuta par ces banales formules de politesse, naturelles à toute visite. Bailly, par respect pour son interlocuteur, attendit que celui-ci prît la parole; mais Franklin était original à ses heures, et par une fantaisie subite, il se tut. Bailly, quoiqu'un peu surpris, garda lui-même le silence le plus complet. Puis, au bout d'une demi-heure, il tira sa tabatière et lui offrit une prise; l'Américain, d'un geste de la main, fit signe qu'il n'en usait jamais.

Après une heure de silence, Bailly se leva pour prendre congé. Franklin, étonné d'avoir rencontré un Français sachant se taire, serra

énergiquement les mains de l'Académicien et le félicita ainsi :

—Très bien! Monsieur Bailly! Très bien!

Tels furent les débuts des rapports amicaux de ces deux grands hommes, qui surent à l'occasion se montrer d'éloquents orateurs, et qui ne craignirent jamais de dévoiler entièrement leurs pensées.

Citons à ce propos un mot aussi courageux que spirituel de l'inventeur du paratonnerre.

Dans un dîner officiel, l'ambassadeur d'Angleterre se lève et propose le toast suivant:

—Je bois à la prospérité de la Grande Bretagne, ce soleil qui jette ses rayons autour du monde entier.

—Pour moi, répondit tranquillement Franklin en levant son verre, je bois à Georges Washington, le Josué qui a arrêté le soleil.



Le traîneau, chère petite,  
Vole sur l'étang glacé...

Ici-bas, pour marcher vite,  
Il faut être un peu poussé.

## UNE LEÇON

La mère a une guitare sur les genoux et, de chaque côté, sa petite fille et son petit garçon. Les deux enfants sont fort intrigués, car voici — là — un objet nouveau. Quel est-il et qu'en fait-on? Ils interrogent leur mère des yeux avant de l'interroger des lèvres. Elle leur explique tout; elle leur expliquera donc bien encore ceci, et, cette fois, elle sait, de ces explications, tirer de petites morales et de grandes leçons. Elle commence par taquiner, du doigt, les cordes de l'instrument de musique, et les cordes rendent des sons très doux à l'oreille, très jolis, et l'on dirait que la guitare vient de se réveiller, qu'elle vit. Oui, elle vit, parle et chante.

Voilà ce que les deux enfants disent, tout de

suite, à leur petite mère, en effet, et voilà où petite mère les attendait pour placer sa petite leçon habituelle.

—C'est un instrument de musique, mais muet, si on ne le réveille pas. Il ne vit pas, il n'est bon à rien, quoique joli à l'oeil. On l'admire, mais il ne dit rien ni à l'intelligence, ni au coeur. Il s'agit de lui donner la vie, de le faire parler, — je m'y essaye du doigt, — avec précaution pour ne pas le briser, avec douceur pour ne pas le faire chanter faux.

—Et puis, petite mère?

—Petite mère, eh bien!

—Eh bien! et puis! mes enfants, vous êtes comme la petite guitare, vous aussi. Vous êtes jolis dans vos traits mignons, dans votre petite taille. Vous avez des yeux qui brillent, des lèvres qui sourient... un coeur qui bat dans votre poitrine. Mais il faut vous donner une âme, et c'est maman qui donne l'âme aux enfants, les fait réveiller à la foi, à la charité, à la pitié, à l'honneur, au devoir. Elle vous fait vivre, en un mot, et vivre de façon à ce que l'on vous aime. Pour cela, il faut qu'on vous apprenne à connaître Dieu, à secourir vos semblables, à aimer vos amis, à pardonner à vos ennemis, à devenir de bons défenseurs de la patrie, de la religion, de la vertu. Moyennant ces leçons,

vous serez: toi, mon garçon, un homme de bien et de caractère; toi, ma fillette, une femme dévouée. Je vous aurai donné une âme, comme à la guitare, et vous serez alors aussi agréables qu'utililes. Sur quoi je vais vous embrasser l'un et l'autre, pour m'avoir si bien écoutée, et vous jouer un air de votre aïeule. C'était l'instrument sur lequel elle jouait, et c'était, allez, une femme du bon Dieu et de la vraie France.

## L'ESPRIT DES ENFANTS

Le professeur à ses élèves:

—Certains mots en “ail” forment le pluriel en “aux”. Vantail fait “vantaux”, travail “travaux”. Quel est celui de vous qui pourrait me citer un autre exemple?

—Moi, m'sieu.

—Parlez...

—Eh bien!... Marmaille, “marmot”!

\* \* \*

Au Jardin des Plantes:

Le petit Charlot considère attentivement le rhinocéros.

—Un étrange animal, n'est-ce pas? fait sa maman.

—Je crois bien, dit l'enfant. Puis il ajoute: Combien il doit déchirer de mouchoirs quand il est enrhumé du cerveau!

\* \* \*

Bébé, fils d'une blanchisseuse, a eu comme étrennes un mignon fer à repasser. Aussitôt, voulant s'en servir, il le met sur le réchaud, puis, son nouveau jouet à la main, il grimpe sur les genoux de sa grand'mère.

—Que veux-tu, mon chéri, prends garde, ton fer est chaud, tu vas me brûler!

—Mais non, bonne maman, c'est parce que la figure est chiffonnée; tu vas voir, je vais la repasser.

\* \* \*

Toto a quatre ans. Son père, qui est des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, lui explique qu'un sou donné aux pauvres fait rire le petit Jésus.

—Eh bien, dit l'enfant, je donnerai un dollar aux pauvres, moi, afin de faire “pleurer de rire” l'Enfant Jésus.

## CONSEILS... A NE PAS SUIVRE

Ainsi que l'a dit un célèbre observateur: "Le style, c'est l'homme...", quand ce n'est pas une femme qui écrit.

La simplicité et le laconisme sont les principales conditions à observer lorsqu'on écrit une lettre.

D'abord, c'est plus vite lu.

Ensuite, ça coûte moins cher d'affranchissement.

Il faut bien se garder, autant que possible, d'écrire une lettre quand on n'a rien à mettre dedans.

Cela nuirait sensiblement à l'intérêt de la narration.

Quand on écrit à quelqu'un pour l'inviter à dîner, avoir soin de mettre beaucoup d'encre dans la plume, d'appuyer très fort, et de plier la lettre pendant que c'est encore tout frais.

Ce procédé produit une page superbe de barbouillages inextricables et illisibles.

Votre invité n'y comprend rien, ne vient par conséquent pas dîner, et la politesse est faite.

Quand vous le rencontrez, vous lui dites d'un ton de doux reproche:

—Eh bien... vous êtes encore gentil, vous!... nous vous avons attendu, jeudi, jusqu'à sept heures trois quarts!...

Nota. — Autant que possible, ne cacheter l'enveloppe d'une lettre que lorsque la lettre est dedans.

Il faut ensuite prendre soin d'écrire l'adresse très lisiblement. Elle doit contenir le nom, la profession, la qualité et le lieu de résidence du destinataire.

Quant à la qualité de la personne à qui l'on écrit, elle n'est pas toujours indispensable.

Et, si l'on adresse une lettre au proche parent d'un criminel connu, on peut se dispenser de mettre sur l'enveloppe:

"Monsieur Gaëtan Ravachol,  
"Frère du guillotiné."

Eviter ce système, qui peut, il est vrai, peindre l'état d'un cœur aimant, mais, que la poste trouve insuffisant:

"A ma bonne marraine Troufouille,  
"à Paris."

Le nom du département est indispensable sur l'enveloppe des lettres expédiées en province.

Si on ne le sait pas, il vaut mieux d'abord écrire à la personne, pour le lui demander, que de lui envoyer une lettre qui, sans ce renseignement, pourrait ne pas lui parvenir.

Ne jamais affranchir sa lettre lorsqu'on écrit à un fournisseur qui vous réclame le montant de sa facture, afin de lui prouver qu'on n'a pas le sou.

Ne pas mettre le timbre-poste dans l'inté-

rieur de la lettre, ni le jeter séparément dans la boîte en y mettant votre missive.

Si vous avez l'habitude d'humecter avec votre langue la gomme de vos timbres poste, demander poliment à l'employé qui vous les vend, s'il n'a pas la gale.

S'il vous dit: "Non", faites comme s'il vous disait: "Oui".

Ou, mieux encore, faites mouiller le timbre-poste par votre concierge.

## AU PALAIS

Le jury a acquitté hier un bigame.

—Il aura estimé avec raison que deux femmes légitimes à la fois, cela consiste un châtiement suffisant...

## DANS UN GRAND HOTEL, A X...

—Ma foi, voilà la première fois que je trouve l'addition raisonnable!

Le garçon, vivement:

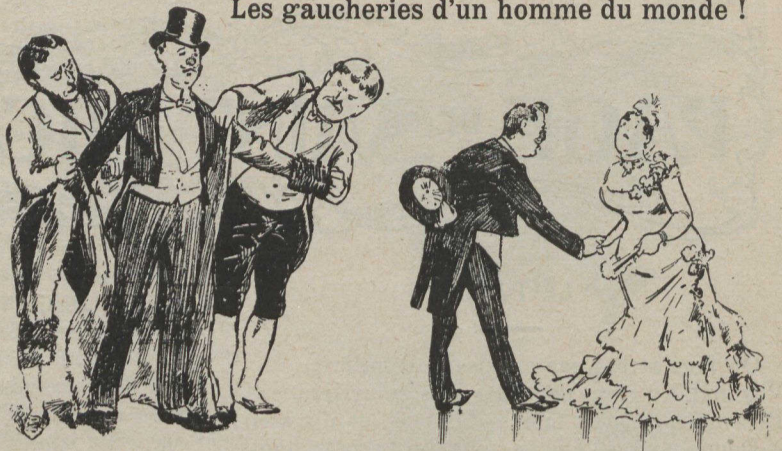
—Permettez, il doit y avoir une erreur.



—Voyez-vous, pour réussir dans le monde, il faut y entrer de plain-pied.

—C'est bien fait, si votre plateau était sur une table, ça n'arriverait pas.

## Les gaucheries d'un homme du monde !



—Décidément, ma pelisse produit son effet... Annoncez M. Teaupinar.

—Enchanté, madame, de faire votre connaissance... Pas besoin de demander des nouvelles de votre santé... elle paraît florissante.

## LE TRAVAIL... AU QUARTIER LATIN

Le père Mathurin, propriétaire de quarante hectares de terre en Normandie (tout herbages), est venu à Paris pour surprendre agréablement son fils, jeune étudiant en droit.

Le Mathurin nouveau jeu fait les honneurs de la capitale à son papa, tout en lui contant ses veilles, son assiduité aux cours de l'Ecole. Ils s'arrêtent, bouche bée, devant tous les grands édifices.

Après avoir contemplé le Panthéon, le vieux paysan va se diriger vers le Luxembourg, en longeant la rue Soufflot, quand il aperçoit, à sa droite, un monument à mine revêche, hérissé de piques, prisonnier de grilles.

—Et ça... qu'est-ce que c'est, mon garçon?

—Ca! riposte Mathurin fils en faisant la moue, connais pas!

Survient un sergent de ville. Mathurin père s'informe, le chapeau à la main:

—Si c'était un effet de votre bonté de me dire le nom de cette bâtisse!

—L'Ecole de droit, monsieur.

Quel coup pour les deux Mathurin!

## LA LANGUE FRANÇAISE

Un homme, embarrassé sur la conduite qu'il doit tenir, va trouver deux personnes de bon conseil. La première lui dit:

—A votre place, je n'hésiterais pas, j'irais "rondement".

La seconde lui dit:

—A votre place, je n'hésiterais pas, j'irais "carrément".

Et c'est absolument la même chose.

## L'INSTITUTRICE ET GUILLAUME II

La récente maladie de l'empereur Guillaume II a rappelé cette anecdote que le chancelier Bismarck aimait à raconter:

L'institutrices des petits princes dut un jour donner une correction à celui qui devait être Guillaume II.

—Croyez bien, altesse, que, lorsque je vous corrige, cela me fait autant de mal qu'à vous! dit-elle, après la petite formalité.

—Oui, répondit Guillaume, mais pas au même endroit!

—Ce n'est peut-être pas vrai, mais c'est assez drôle.

## CADEAU PRATIQUE

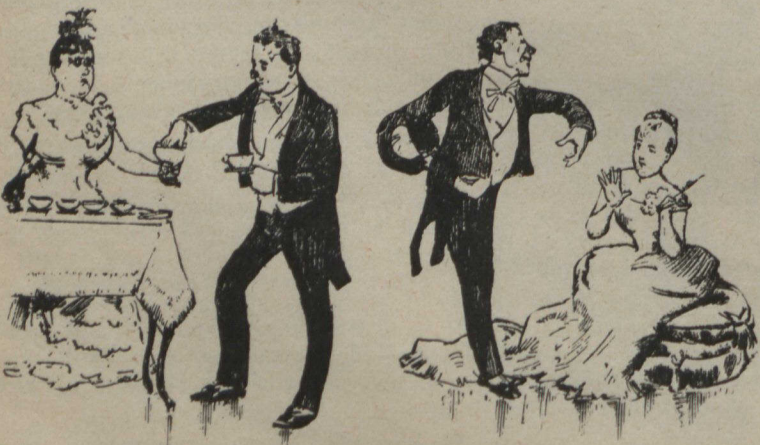
—Qu'est-ce que nous donnons à maman pour sa fête?... une jolie robe?

—Oh! non... une robe, cela s'usera... il vaut mieux lui donner un huilier en argent. C'est gentil, et puis nous le retrouverons toujours!

## QUESTION

—Quel est le genre de boisson qui renferme tous les besoins de la vie?

—C'est la cerise à l'eau-de-vie, parce qu'elle procure à boire, à manger, et même un logement gratuit quand on en prend de trop.



—Oh! vous savez, à la bonne franquette.

—Mademoiselle veut-elle que je lui fasse l'honneur de danser avec elle la prochaine valse?

AU PIED DU GIBET

Nos voisins, au point de vue de la réclame, l'emportent sur tous les autres pays. L'anecdote suivante absolument authentique — après laquelle on doit tirer l'échelle — le prouvera :

Dernièrement, dans une ville du Kansas, on allait pendre un assassin. Arrive à la prison, la veille de l'exécution, un personnage qui demande à voir le condamné.

On le conduit dans la cellule.

Après quelques instants, il en ressort, et les paroles suivantes sont échangées avec le futur pendu :

—C'est entendu, n'est-ce pas?

—Parfaitement, répond le condamné; vous donnez 50 dollars à ma femme et à mes enfants, et moi je tiens ma promesse.

Le lendemain, à l'instant où le bourreau va lui passer la corde au cou, le patient demande à prononcer quelques paroles :

—Au moment d'expirer, dit-il à la foule qui se presse autour du gibet, j'ai une déclaration à vous faire. Vous ne me croirez pas capable de mentir au seuil du tombeau. Eh bien! je déclare que le meilleur chocolat est le chocolat de la Compagnie X. Y. Z., de New-York.

Et le malheureux se livre au bourreau.

Son visiteur de la veille n'était autre que le commis-voyageur de la fameuse chocolaterie X. Y. Z., qui lui avait offert de remettre une certaine somme à sa famille à la condition qu'il fit la déclaration qu'on vient de lire.

TROP BRUSQUE

Un quidam entre en coup de vent dans la boutique d'un coiffeur.

—Il me faut une taille de cheveux, et surtout pas de vains discours. Et, s'affalant dans un fauteuil :

—Allez, dit-il.

—C'est que... commença l'homme interpellé.

—Pas de paroles inutiles, vous dis-je, une simple taille de cheveux, hurle le client grincheux.

—Pardon, mais...

—Pas de pardon, pas de mais, m'entendez... une bonne coupe et voilà tout.

L'homme hausse les épaules et obtempère.

Dès qu'il eut fini, le quidam se lève, jette un coup d'oeil dans la glace et pousse un cri d'horreur à l'aspect de sa tête qui, sous les coups de ciseaux de l'opérateur, avait pris l'aspect d'une vieille brosse déchi-  
quetée.

—Nom d'un chien! fait-il hors de lui, qu'est-ce que vous avez fait là, c'est dégoûtant!... Est-ce comme ça qu'on taille les cheveux?

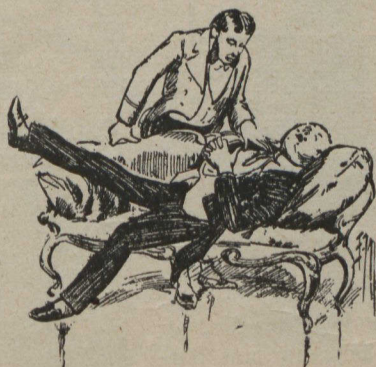
—Je n'en sais rien, répond l'autre tranquillement, faut demander ça au coiffeur. Il va rentrer tout à l'heure.

—Ah ça! qui êtes-vous, alors?

—Moi, je suis venu remettre un carreau... je suis le vitrier d'à côté.



—Décidément, ça manque d'en-  
train...



—Monsieur!... monsieur!... tout  
le monde est parti...

AU TRIBUNAL

—Votre âge, ma-  
dame?

—J'ai passé 20 ans,  
M. le président.

—Votre âge exact?

—Entre 20 et 30...

—Mais dites-nous en  
quelle année vous aurez  
30 ans?

—Demain, M. le pré-  
sident.

AU THEATRE DE  
LANDERNEAU

—Il faudra mettre  
beaucoup de réalisme  
dans cette scène de la  
forêt vierge, dit le di-  
recteur à son régisseur.  
Pouvez-vous me procu-  
rer quelque chose qui  
ressemblerait au gro-  
gnement de l'ours?

—Je pense que oui,  
répond le régisseur. Il y a cinq ou six figu-  
rants qui n'ont pas été payés depuis trois se-  
maines. Je vais les appeler.

AMITIES CONJUGALES

Monsieur. — Il est à remarquer que ce sont  
les plus grands imbéciles qui épousent les plus  
jolies femmes.

Madame, souriante. — Oh!... flatteur!...



—Vos invités ont beau dire,  
chère madame, moi, je trouve que  
vous êtes la plus belle personne  
de la soirée.



—Excellent thé, un peu chaud.  
j'en reprendrai!

RUE SAINT-LAURENT

—Enchanté de vous voir, mon cher. J'ai ap-  
pris votre prochain mariage; je suis heureux  
de vous féliciter.

—Mais non, c'est un bruit absurde; il n'y a  
absolument rien de fait...

—Alors, tous mes compliments!

UN DECHARD PRATIQUE

La première chose que fait mon  
ami Labohême quand il est dans la  
dèche, ce qui, hélas! lui arrive sou-  
vent, c'est de mettre ses fausses  
dents en gage, non pas qu'on lui  
prête une forte somme sur cet ob-  
jet, mais parce qu'alors il lui est  
impossible de manger beaucoup.

SIMPLE CALCUL

—Joséphine, il faut faire un  
peu plus de feu que cela... on gèle  
dans cet appartement.

—Pourtant, monsieur, il y a 50  
degrés...

—Vous n'y pensez pas, je sup-  
pose...

—Mais pardon, monsieur... il y  
a 32 degrés dans le salon et 18 dans  
la salle à manger!

PRIERE NORMANDE

Un Normand disait, pour prière, tous les soirs  
en se couchant: "Oh! mon Dieu, ne me donnez  
pas de biens, mais dites-moi seulement où il y  
en a, et je saurai bien en prendre."

UNE CONVERSION INATTENDUE

Marius Lacarcasse, le grand, l'admirable, l'u-  
nique Marius de Marseille, sirotait dimanche  
dernier son absinthe sur la Canebière, avec son  
ami le Bordelais, qui n'essaie plus maintenant  
de lutter avec lui et lui abandonne la supréma-  
tie en fait de glorieuses aventures et de chasses  
héroïques.

—Les missionnaires! les missionnaires! gron-  
de Marius, on nous ennuie avec leur courage  
chez les mécréants. Moi qui te parle...

—Mais, interrompt le Bordelais, il est incon-  
testable...

—Ne m'interromps pas, petit. Moi qui te  
parle, bagasse, j'ai vu en Afrique des sauvages  
convertir, oui, ni plus ni moins, convertir un de  
tes admirables missionnaires!

—Comment! des sauvages ont converti un  
missionnaire au fétichisme?

—Qui te parle de fétichisme? Ils l'ont con-  
verti en ragoût!

AU RECORDER

—Accusé, vous ap-  
partenez à une très ho-  
norable famille. Votre  
conduite a tout d'abord  
été irréprochable; puis,  
vous vous êtes mis à  
fréquenter les mauvai-  
ses sociétés, les mau-  
vais lieux, et...

—Et, naturellement,  
je devais finir par ve-  
nir ici!...

Et le président eut  
un brusque mouvement  
de contrariété.

PAUVRES PROF !

—Aimez-vous les enfants? demandait une  
dame à un professeur. Je vous pose cette ques-  
tion, car j'estime que, pour bien les élever, il  
faut avant tout les aimer.

—Oh! j'aimais beaucoup les enfants, répon-  
dit-il, jusqu'au jour où je suis devenu leur pro-  
fesseur.

## Récréation en Famille

## JEUX DE SOCIÉTÉ

**LE MAGICIEN.** — Le conducteur du jeu remplit le rôle de magicien. Pour cela il s'affuble d'un costume composé avec un châle, un drap ou un manteau; il se coiffe d'un bonnet pointu en papier, et, armé d'une baguette, il trace des cercles sur le parquet, prononce, en se tournant de divers côtés de la salle, des mots baroques ou inintelligibles, enfin, il frap-

pe légèrement sur l'épaule d'une des personnes formant cercle en disant: "Bâton touché!" puis d'autres successivement, en disant toujours: "Bâton touché!", enfin, une dernière personne en laissant son bâton reposer sur l'épaule, et en disant: "Bâton posé!"

Un aveugle choisi par le magicien est à genoux dans un coin de la salle, les yeux bandés ou le dos tourné aux personnes présentes.

L'aveugle doit aussitôt deviner le nom de la personne indiquée par le bâton, sans quoi il donne un gage et reste sur la sellette; s'il de-

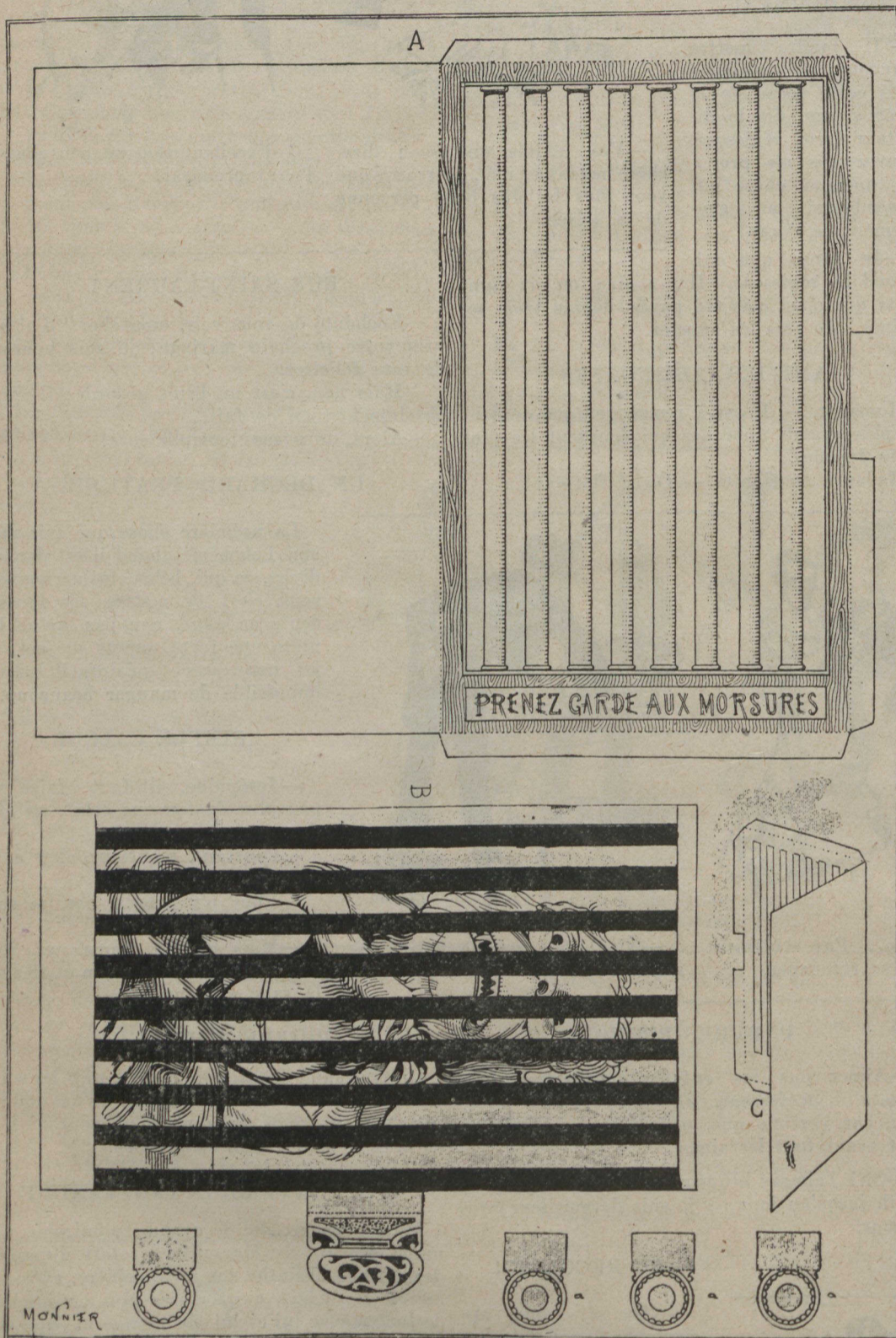
vine, la personne devinée prend sa place et paye un gage.

Dans ce jeu il est d'usage que le magicien se procure plusieurs compères parmi les joueurs; il envoie ces confrères les premiers sur la sellette, ceux qui restent dans la réunion s'exercent à faire causer les personnes qui ne sont pas dans le secret; la finesse du magicien consiste à arrêter le bâton sur l'épaule de la personne qui a parlé la dernière; ce qui sert d'indication à l'aveugle pour la nommer.

Ceux des joueurs qui ne sont pas au courant de cette malice ne parviennent que très difficilement à deviner juste, et les gages s'accumulent.

Pour se venger, il arrive que les joueurs malheureux qui ont donné beaucoup de gages, demandent à ce qu'on brûle les sorciers. Alors, si ce sont des magiciennes, elles sont condamnées à être embrassées par tous les messieurs, et si ce sont des magiciens, on les fait chanter, déclamer ou discourir à titre de pénitence; ce qui n'est que juste.

## MAITRE BERTRAND



## INSTRUCTIONS POUR LE DECOUPAGE

Découper A. Dégager, découper avec soin les barreaux de fer. Plier cette pièce suivant la ligne pointillée séparant la face du dos (fig. C). Découper B en ayant soin de bien conserver la languette ornée qui se trouve à droite de la figure. Placer ce rectangle muni de sa languette dans la pièce A; rabattre et coller les longues surfaces latérales de A au dos de la construction.

En tirant légèrement la languette de droite et de gauche, on verra apparaître et disparaître maître Bertrand. Ce brave singe est bien

connu de nos lecteurs. Le bon La Fontaine en parlait déjà dans une de ses jolies fables, où il le faisait figurer avec Raton. Depuis, maître Bertrand a beaucoup vieilli; il porte des lunettes.

On pourra coller à droite et à gauche, dans le haut et dans le bas du dos de la construction achevée, les petites pièces D (la partie grise collée sous la construction). Au moyen de "punaises" enfoncées au centre des cercles, on pourra fixer le tout sur un mur, sur une porte... En ce cas, il faudra plier à angle droit et en avant la languette ornée pour faciliter le mouvement du mécanisme.

## CHARADE

Pas de gâteau ni de galette,  
Sans mon Premier;  
Pas de choeur ni de chansonnette  
Sans mon Dernier;  
Sous terre on trouve la logette  
De mon Entier.

## QUESTION D'ARITHMETIQUE

Quel jour de la semaine sera le 1er mai en l'année 1910 ?

## METAGRAMME

La femme admirablement faite  
Se montre dans tout son éclat  
Jardinier, chargeant sa brouette,  
Tient un outil de son état.  
Ce qu'un cavalier veut qu'on mette  
Au cheval fier qui se débat.

## MOT CARRE

D'un homme droit, quoi qu'il traverse,  
Le coeur pratique, mon Premier,  
Brouillard que nul regard ne perce,  
Bois verdoyant pour le ramier.  
Ni chaud ni froid quand on le verse  
Tel liquide est fade au gosier;  
Et par l'effet que l'âge exerce  
Les forces voient leur bout Dernier.

## CALEMBOURS

Q. — Qu'est-ce que c'est qui va, qui vient et qui, pourtant, ne change pas de place?

R. — Une porte.

Q. — Quelles sont les trois villes de l'Europe qui font 90 ?

R. — Troyes, Foix, Trente (3 x 30 = 90).

## SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 21

Anagramme. — Crayon. — Cyrano.

Charade. — Aiselle.

Enigme. — Les rimes.

Logogriphe. — Chalet. — Chale. — Hale.

Théorie des nombres. —

$1^2 = 0\ 0001$	$7810^2 = 6099\ 6100$
$100^2 = 1\ 0000$	$5079^2 = 8242\ 8241$
$922^2 = 0085\ 0084$	$9901^2 = 9802\ 9801$
$2191^2 = 0480\ 0481$	

Jeu de Dames. —

Blancs	Noirs
6 à 17	37 à 23
46 41	23 46
20 14	9 20
17 3	26 17
3 5	1 45
39 34	35 21
16 27	45 31
36 27 et gagnent.	

Petit problème. — Nous donnerons la solution de ce problème dans le prochain numéro.



APRES L'EMANCIPATION DE LA FEMME



La Dame. — Garçon! Une absinthe sucrée pour moi, et pour mon mari une glace à la vanille.

LE BON TOUR DU PERE MOISE

Le madré sémite Moïse et son compère Schluppmann étaient invités chez un riche coreligionnaire, à l'occasion du prochain mariage de sa fille.

Le dîner fut plantureux, les vins généreux versés en abondance, aussi la plus cordiale gaieté régnait-elle parmi les convives.

A un moment donné, on servit une crème au citron, et l'on plaça, pour la manger, devant chaque convive, une cuillère massive de vieil argent artistement travaillé.

A la vue de cette argenterie, les yeux de Moïse et ceux de Schluppmann brillèrent de convoitise, mais il faut croire que, chez ce dernier, la tentation fut la plus forte, car après avoir consciencieusement mangé la crème, il glissa furtivement la cuillère dans sa poche, mouvement qui échappa aux invités, mais non à l'oeil de lynx du vieux Moïse.

Après le dîner, quand la société se fut réunie

dans le salon, on imagina, pour se distraire un brin, de se livrer à de petits jeux, tours de passe-passe, magie innocente, etc., et les plus malins de la réunion furent mis en réquisition pour l'amusement de tous.

—Eh! compère Moïse, dit tout à coup l'amphytrion, ne vous souvient-il plus de ces bons tours que vous exécutiez jadis à "l'Aigle d'or."

—En fait de tour, répond le convive, il en est un dont je me rappelle, et je crois qu'il vous fera rire.

Faites-moi donner, je vous prie, une de ces cuillères d'argent avec lesquelles nous avons mangé la crème.

L'objet demandé fut apporté aussitôt.

Alors, le père Moïse, se posant bien en face des spectateurs, mit ostensiblement la cuillère dans la poche de sa redingote.

—Mesdames et Messieurs, dit-il, en faisant des passes magnétiques autour de lui. L'objet que vous m'avez vu mettre dans ma poche va en sortir invisible, pour aller se loger dans celle d'un de vous.

Puis, continuant ses passes encore un instant, il s'arrêta enfin.

—Voilà qui est fait, dit-il, en clignant de l'oeil.

—Où est la cuillère?... où est la cuillère? demande-t-on de tous côtés.

—Eh bien! Mesdames et Messieurs, regardez dans la poche de M. Schluppmann et vous allez l'y retrouver!

TOUPET DE MORTICOLE

Un grand médecin rencontre sur le boulevard un ami de sa victime la plus récente.

—Ah! docteur, soupire le passant, avouez que la science fait souvent faillite. Vous nous aviez juré que mon cher Vabontrain ne tarderait pas à remonter sur son auto. Et il a quitté sa maison, hier, les pieds devant.

—Cher monsieur, réplique le grand maître d'un ton sec, vous n'avez pas la prétention, je suppose, de m'apprendre comment trépassent mes malades. Le traitement que j'imposai à M. Vabontrain m'a donné d'excellents résultats.

—.....?

—Votre ami est décédé, c'est vrai. Mais il est mort guéri de la maladie que je combattais.

VILLEGIATURE ET GALANTERIE

Depuis un moment un jeune marié et sa femme sont plongés dans de mornes réflexions.

Soudain le jeune homme prend la parole, t, certain de répondre à une question qui, pourtant, n'a pas été formulée:

—Oh! moi, dit-il, la campagne ne m'a pas trompé dans mes espérances: j'y étais venu pour m'embêter.



—Quels bijoux, chère baronne, ils éclairent!... on dirait des lanternes sur des démolitions!

PENSEE

Quand quelqu'un vous dit qu'il a beaucoup d'amis, félicitez-le chaudement; non pas pour ses amis, mais parce que vous pouvez être certain qu'il est dans une bonne situation de fortune.

DANS LE GRAND MONDE

—Quel âge aviez-vous, baron, quand vous vous êtes marié?

—Je ne sais plus au juste, chère marquise; mais, certes, je ne devais pas avoir l'âge de raison.

NOS DOMESTIQUES

—Comment, Jean, voilà que vous vous servez de ma brosse à dents!

—Oh! monsieur, je l'ai lavée avant!

A LA SALLE DES MARIAGES

—Mais je ne puis pas vous marier; votre promis est ivre.

—C'est vrai, Monsieur le maire, mais quand il n'est pas gris, il n'a pas de raison!



1. Du train que vous y allez, vous ne défoncerez pas grand'chose!



2. C'est ce qui vous trompe...



1. — On ne peut faire deux choses à la fois. La pauvre Catherine vient d'en faire la cruelle expérience. Ne s'imagine-t-elle pas de vouloir astiquer au noir son fourneau et de lire en même temps son feuilleton: "L'enfant du fou".

### PAUVRE CÉCILE

Cécile est debout dans son boudoir, dont robes et chapeaux, journaux de modes et coiffures forment les quatre points cardinaux.

Pauvre jeune fille! elle avait ouvert son intelligence à "la futilité" — son cœur a de vagues rêveries — et, sans avoir encore peut-être directement chassé le bon Dieu de son âme, elle ne savait plus le voir là comme autrefois: le Maître, le Père, l'Ami.

Tout le monde autour d'elle souffrait de ce quelque chose de froid, de pénible, d'indéfinissable, que sa présence apportait... même sa mère, qui se contentait de prier et de pleurer.

Que s'échappe-t-il donc du cœur et de l'âme, quand le bon Dieu n'y règne plus en maître?

Ce jour-là, devant une glace, Cécile étudiait ses poses, ses sourires, ses saluts, et la grâce que telle ou telle manière d'être pouvait donner à ses traits.

— Pourquoi?

Dans le salon, à côté, plusieurs visiteurs du grand monde causaient avec son père; elle le savait et s'attendait à être appelée.

Tout à coup, elle entendit les paroles suivantes, plus douces à sa vanité que la plus délicieuse harmonie, échangées entre son père et l'un de ceux qui étaient là:

— Elle est vraiment bien belle, et c'est un trésor que vous avez.

— Monsieur le comte, il ne m'appartient pas d'en faire l'éloge, mais je suis de votre avis.

— Quel regard plein de douceur et de fierté! Comme elle porte bien la tête quand elle marche! Comme l'ensemble de son allure est bien proportionné!

Figurez-vous Cécile cherchant dans la glace la vérité de ces éloges — donnant à son regard tour à tour et le feu de la fierté et l'éclat voilé de la modestie... et savourant avec ivresse les flatteuses paroles qui enivraient de plaisir sa vanité satisfaite.



5. — Et tandis qu'elle se lamente, Madame saisit dans ses bras son cher trésor, et lui prodigue mille caresses, sans se douter qu'elle se met du noir sur tout le visage...

— Le pied, continua l'étranger, a une finesse de toute élégance, et la robe! quelle nuance délicate!

Et Cécile de dire: Les voyez-vous, ces Messieurs, ces beaux hypocrites; ils sont froids, ils se mettent à bâiller quand, devant eux, nous parlons de toilette; ils se moquent de nous, devant nous... Puis, quand ils sont seuls, ils ont tout regardé, tout apprécié... hypocrites! va!

Mais écoutons encore:

— Eh bien, Monsieur le comte, continua le père de Cécile, "elle est à vous!"

— Merci! "ce soir, je ferai porter les cinquante piastres, et vous remettrez la bête avec les harnais."



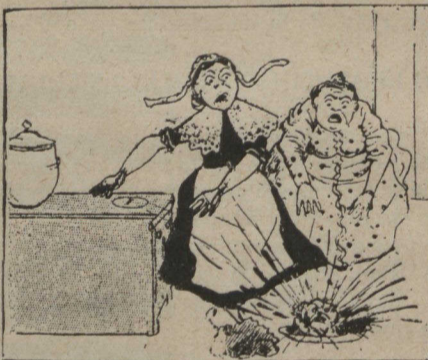
2. — Lorsque tout à coup... Horreur!!! la porte s'ouvre, c'est Madame qui entre. Vivement Catherine se baisse pour reprendre son éponge, qu'elle avait posée à terre...

Ici, renouons à décrire.

Cécile se laissa tomber sur un fauteuil, rougie de honte, il s'agissait, dans le salon, "de la gracieuse jument" de son père, qu'un amateur venait acheter.

Elle avait pris pour elle tout ce qu'on peut dire pour vanter "une bête à vendre".

Pauvre Cécile!



4. — Saisie de frayeur, affolée par ces cris, auxquels elle était loin de s'attendre, Catherine lance loin d'elle le pauvre toutou, qui s'en va piquer une tête dans le noir destiné au fourneau.

### GALANTERIE

Au cours d'un bal, un bon gommeux, assis auprès d'une jeune fille avec laquelle il vient de faire un tour de valse, l'accable de compliments et de toutes les fadeurs, dont il possède un répertoire varié.

Elle est enchantée, dans le fond, mais, pour la forme, croit devoir protester contre ce flot de niaiseries, minaudes, et, approchant de ses oreilles ses mains gantées, murmure:

— Taisez-vous! Je ne veux pas vous entendre. Je vais être forcée de me boucher les oreilles.

Et lui, croyant être infiniment spirituel et délicat, riposte, en redressant fièrement sa moustache:

— Oh! mademoiselle! Vous avez de trop petites mains pour cela!

C'était flatteur pour les oreilles!

### LA SERVANTE ET LE PROGRES

Justine. — C'est vrai, Baptiste, que vous reconnaissez l'âge d'un animal rien qu'à voir ses dents?

Baptiste. — Mais oui, c'est vrai.

Justine. — Oh! alors, Baptiste, moi qui voudrais tant connaître l'âge de madame, vous allez me le dire, voici son râtelier.

### A L'AUDIENCE

Un avocat plaidant:

— Enfin, il est impossible de trouver un homme plus insupportable que notre adversaire, plus prétentieux, plus bavard...

— Maître X..., interrompt le président, vous vous oubliez.

### DUMANET VA CHEZ LE PHOTOGRAPHE

Au moment où ce dernier dresse sur lui son objectif:

— Pardon, fait Dumanet.

— Qu'y a-t-il?

— Une simple observation.

— Parlez!

— Je vous ferai remarquer que je suis tout frais tondu et que, d'ordinaire, j'ai beaucoup plus de cheveux que ça...



3. — Mais dans sa précipitation, elle se trompe et prend le toutou de Madame, son cher petit toutou, qui était venu justement se placer à côté de l'éponge et qui, se sentant griller, se met à pousser des cris terribles.

### ENTRE JEUNES MARIEES

— Comment! tu crois vraiment que ton mari ne t'aime plus?

— Sans doute. Quand il m'embrasse maintenant, il ne m'enlève même plus ma poudre de riz!...

### MEDECINS ET MALADES

Ont constaté, à leur grande satisfaction, que le BAUME RHUMAL guérit radicalement: toux, rhumes, grippe, bronchite, coqueluche. Dans les cas les plus graves, le BAUME RHUMAL a obtenu des guérisons inespérées.



6. — Puis, se relevant, elle foudroie la malheureuse Catherine d'un regard plus noir que les enfers, et la chasse sur-le-champ, juste punition de sa faute.

# L'ASSAUT D'UN COUVENT

Soleil  
20 Août  
1902

## A LANDERNEAU

### RECIT EMOUVANT

Paris, 8 août.

Le président du conseil, M. Combes, a fait signer par le président Loubet trois cents nouveaux décrets ordonnant la fermeture d'autant d'écoles catholiques et l'expulsion d'un nombre correspondant de religieuses de divers ordres. M. Combes avait annoncé qu'il irait jusqu'au bout; il va jusqu'au bout, sans tenir compte ni des protestations indignées des uns, ni des avertissements amicaux des autres, sans plus se soucier de ce qu'ont pu écrire MM. Monod et Goblet, que de ce qu'ont pu dire MM. de Mun et Lerolle. L'émotion soulevée dans le pays par sa circulaire et ses premières mesures aurait dû, ce semble, lui ouvrir les yeux et lui montrer qu'il s'était trompé sur les véritables sentiments de la population.

Les détails que publient les journaux de Paris sur la fermeture des écoles et des couvents en Bretagne sont bien faits pour émouvoir le public français. Voici notamment comment un journaliste parisien rend compte des scènes qui ont marqué l'expulsion des vingt-quatre soeurs de charité du couvent de Saint-Julien à Landerneau (Finistère) et dont il a été témoin oculaire :

"A deux heures du matin, on est venu me réveiller. Cette fois, la nouvelle est certaine. Un jeune homme qui surveillait les environs vient d'arriver : les troupes sont en marche, elles seront là dans une heure.

"Dans la ville, le bruit déjà s'est répandu : les fenêtres s'éclairent, les maisons s'éveillent, la population tout entière se dirige vers la place très vaste sur laquelle donne l'accès du couvent, et, de la fenêtre où je suis aux aguets, on peut voir de minute en minute grossir le nombre des coiffes payannes et des chapeaux bretons. La place est comble, et de cette foule aucun cri ne s'élève, à peine perçoit-on le murmure grondant de l'indignation populaire. Un groupe de trois cents femmes du peuple, auxquelles se sont jointes un certain nombre de femmes et de jeunes filles de la société, est massé devant la porte, qu'elles défendent tout à l'heure.

"Il est quatre heures : les troupes sont là : à l'angle gauche de la place, quinze gendarmes à cheval; puis, à droite et à gauche, en face de la porte, encadrant la foule de leurs lignes très droites qu'indiquent dans le jour naissant l'éclair des armes, des fantassins, des soldats, des vrais, de ceux qui sont faits pour les victoires glorieuses, ont pris position. Deux hommes, qui portent sur leur redingote une écharpe tricolore, attendent; ce sont deux commissaires de police : un roux, en service à Brest, nommé Moerdès; un autre, brun, de Landerneau. Ils attendent l'heure légale, car le code a fixé une heure pour ces sortes de besogne.

"Cinq heures moins un quart. Les commissaires s'avancent en avant des troupes. Mais, tout à coup, M. Villiers, député de l'arrondissement, se dresse devant eux, et leur crie avec une énergie si passionnée qu'à travers la place les mots, un à un, résonnent avec une extraordinaire netteté :

"—Je viens, au nom d'une population indignée, protester contre l'acte odieux que vous allez commettre ! Je veux vous dire bien haut, à votre face, vous à qui l'on impose une tâche aussi lâche, le mépris qu'inspire aux honnêtes gens l'oeuvre de vos supérieurs ! Vous voulez chasser les femmes qui élèvent les enfants du peuple, ce sont les gens du peuple qui vont les défendre ! Vous n'entrerez dans ce couvent que par la force. Je vous prévins que, si l'on est décidé, ici, à n'employer la violence que pour repousser la violence, si les gens qui sont ici sont résolus à ne proférer contre vous aucune menace ou aucune injure, ils sont aussi déterminés à repousser votre assaut."

"Le commissaire Moerdès hésite, recule d'un pas, et pris de gêne devant cette violente apostrophe, il se décide, pour toute réponse, à ôter son chapeau : "Je comprends que vous protestiez," dit-il, très doucement. Puis il a ajouté : "Pas de conciliation possible ? Croyez que pour ma part je voudrais..."

"—Faites votre besogne ! lui répond sèchement M. Villiers.

"Quelques secondes de silence absolu, complet; puis une voix un peu tremblante qui prononce : "Faites les sommations!" Un tambour, un petit soldat tout pâle, s'avance, et un roulement sourd, très court, d'un son étouffé tel qu'on en entend aux solennités funèbres, retentit. Première sommation : "On va faire usage de la force; retirez-vous!" C'est le commissaire Moerdès qui s'adresse à la foule; n'osant pas employer la formule légale qui est celle-ci : "Que les bons citoyens se retirent."

"J'avoue qu'à ce moment je comptais, parmi la masse encombrant la place, voir se dessiner un mouvement de retraite. Quelques femmes vont fuir, quelques hommes lâcher pied, pensai-je. Or, j'ai assisté, en cette minute, à ce spectacle : non seulement la sommation est restée sans effet, mais le petit tambour avait à peine fini son roulement que, d'un élan superbe, hommes et femmes se sont rués à la porte du couvent, s'entassant là, pressés si drus qu'il semblait qu'un mur se fût, d'un coup, dressé, dans lequel, pour pénétrer, il faudra aux soldats faire une brèche.

"Deuxième sommation ! Deuxième roulement de tambour, plus long. Les défenseurs des soeurs, et les femmes surtout, y répondent en s'étreignant les unes les autres, liées en une masse si puissante, en un si compact bloc de passion et de dévouement, que pendant trois quarts d'heure la force se heurte en vain au rempart de ces braves unies.

"Troisième sommation et un dernier roulement, celui-là long, un terminable.—"On va changer, retirez-vous", répète M. Moerdès.

"Un cri de défi superbe lui réplique : "Vive la liberté ! vivent les soeurs !"

"Chargez !

"Les gendarmes à cheval quittent leur position et s'avancent au petit trot, sans excès de zèle, il faut le reconnaître. Mais ils sont à peine à dix mètres du bataillon de volontaires qui

défend les soeurs, qu'un jeune prêtre s'élançant vers eux, d'un bond saisit à la bride le cheval d'un maréchal des logis et s'écrie : "Vous n'arriverez à ces femmes qu'en marchant sur moi !"

"La troupe entière s'arrête, hésite, recule, et prend du champ.

"—Chargez !..."

"Cette fois, d'une allure plus rapide ils reviennent sur la foule. Les hommes qui sont aux premiers rangs se défendent à coups de canne; les chevaux se cabrent, ruent en tous sens; des gens tombent à terre; un gendarme à moitié désarçonné dégaîne, puis brusquement remet son sabre au fourreau. D'un dernier effort, la cavalerie tente, sans y réussir, d'entamer cette masse d'êtres humains; les gendarmes encore une fois cèdent et s'éloignent.

"—Chargez !..."

"Encore ils reviennent, mais les rangs s'écartent devant eux et se referment aussitôt; les chevaux emprisonnés ne peuvent même plus se cabrer ou ruer; chaque gendarme est le prisonnier d'une dizaine d'hommes qui l'enserrent, et le pressent au cri de "Vive l'armée !" La gendarmerie captive demande qu'on la relâche, et c'est au tour des fantassins d'entrer en ligne.

"—La troupe ! commande la voix qui dirigeait la bataille.

"La compagnie d'infanterie qui fait face au couvent s'avance au pas de charge et, obéissant à l'ordre d'un officier, exécute la manoeuvre commandée : "Enlevez-moi ces femmes-là !" Une effroyable mêlée s'engage; les hommes frappés sans pitié à coups de crosse, tombent à terre; on entend nettement les coups mats des crosses frappant la chair, le bruit des cannes s'abattant sur les canons de fusil, car, pendant la dernière phase de ce véritable combat, aucun cri n'a été proféré : on a, en Bretagne, le courage silencieux.

"Les hommes des premiers rangs renversés ou jetés brutalement à droite et à gauche, le bataillon des femmes apparaît, et la troupe lui fait face. Je préfère être sobre de détails, maintenant, car le spectacle m'a soulevé le coeur de dégoût. Certes, ces soldats avaient le devoir d'obéir à l'ordre qu'on leur avait donné, mais leur avait-on dit de s'acharner avec tant de brutalité sur ces vaillantes créatures ? Avait-on donné l'ordre au zouave, par exemple, de frapper de sa crosse cette jeune fille que je vois s'affaisser sous le coup ? Avait-on dit à cet autre d'arracher à cette vieille femme du peuple une poignée de cheveux ?

"La porte du couvent est dégagée : on va pouvoir crocheter à l'aise. Et pourtant, il reste encore aux soeurs un frère rempart devant la porte : une jeune fille est là, seule, debout, les bras en croix, défendant contre cent hommes armés l'entrée de son couvent.

"Allez-vous-en !" lui crie-t-on de toutes parts. Et elle répond : "Non !"

"—C'est assez ! assez ! partez !" Et ses doigts se crispent aux barreaux extérieurs de la porte.

"—Cédez ! c'est de la folie !... Muettes, elle regarde fixement les soldats, arrêtés devant tant de courage. Un homme s'approche, porte la main sur elle. Les doigts, sous l'effort brutal, cèdent, on la saisit, on la jette de côté.

"Il faut maintenant, quitter la fenêtre et descendre à la porte : les commissaires sont là qui frappent.

"Dans une pièce donnant sur le vestibule d'entrée, très petit, les membres du conseil d'administration de la Société civile à qui appartient l'immeuble sont réunis : M. Boucher, l'ancien député, et son fils ; M. de Cadeville, MM. Le Bos, Bazin, Jean Lavoue-

nan, de Kerprigent, H. Couët, Aldrien Coroff, l'abbé Roule. Dans le vestibule même, trois chaises, sur lesquelles sont assises la supérieure et ses deux assistantes. Elles sont toutes seules en avant. J'ai demandé la permission qu'on a bien voulu m'accorder, de me tenir à leurs côtés.

"Par la partie supérieure, qui est vitrée, de la porte extérieure, le commissaire Moerdès m'aperçoit et me demande : "Ouvrez de bonne grâce, ou sinon je fais enfoncer la porte."

"—Répondez : "Non," me dit la soeur supérieure.

"Et j'obéis.

"Alors, un homme, qu'on est allé chercher dans les pires bas-fonds socialistes de l'arsenal de Brest, s'est avec un levier, attaqué à la porte. Pendant dix minutes exactement, je l'ai, à travers la vitre, aperçu, lisant sur son visage, au fur et à mesure que son oeuvre ignoble avançait, toute la satisfaction de la haine assouvie. La porte, cependant, solidement, très solide, résistait. Alors, devenu subitement furieux, cet homme, sans prévenir, a donné de son levier un grand coup dans la vitre, nous couvrant, les trois soeurs et moi, de débris de verre.

"—Ouvrez, monsieur, a demandé à nouveau le commissaire Moerdès; nous ne pouvons ouvrir.

"—Est-ce donc plus difficile que de frapper des femmes ? lui ai-je répondu.

"Et ils se sont remis à l'oeuvre. La porte, enfin, a cédé; les deux commissaires sont entrés, suivis d'une compagnie de gendarmes.

"—Je ne cède qu'à la force, a dit la supérieure; vous l'avez sans doute constaté.

"Les deux hommes ont demandé qu'on les reçut dans une pièce quelconque du couvent. On les a menés au parloir. Devant une table, l'un d'eux s'est assis, pendant que l'autre donnait lecture du décret. On l'a lu jusqu'au bout, jusqu'à la signature "Loubet."

"A droite, il y avait le conseil d'administration; à gauche, la compagnie de gendarmes; au milieu de la pièce, la supérieure et ses deux assistantes.

"Lorsque le décret a été lu, la supérieure, me tendant une feuille de papier, me demande de la remettre au commissaire Moerdès :

"—La soeur, lui dis-je, se refusera à signer votre procès-verbal, si vous n'y faites figurer "in extenso" la pièce suivante : "Au nom du droit et de la liberté, je proteste contre l'acte qui vient d'être accompli. Je ne cède qu'à la force, et je déclare faire toutes réserves pour l'avenir, tant au nom des Soeurs de la communauté que pour sauvegarder les droits de la Société civile propriétaire de l'immeuble."

"La copie "in extenso" de cette pièce ayant été insérée au procès-verbal, la supérieure l'a signé. Elle a signé, cette malheureuse femme de soixante-quinze ans, en grosses lettres toutes tremblées, comme celles qu'on voit aux cahiers des enfants qu'elle instruait : "Marie-Léontine Jestin."

"—Ma soeur, voulez-vous prendre l'engagement de ne plus faire occuper cet immeuble par des religieuses institutrices ?

"—Non.

"S'adressant à M. Boucher et à M. Bazin :

"—Messieurs, voulez-vous prendre l'engagement de ne plus louer votre immeuble à une congrégation enseignante ?

"—Non.

"—Alors, mes soeurs, déclara M. Moerdès, je vais être contraint de procéder à l'expulsion et d'apposer les scellés. Où sont les autres soeurs ?

"—Elles sont dans leurs cellules; cherchez-les vous-même", répondit supérieure.

"Et déjà les commissaires et les gendarmes se mettaient en route à travers le couvent, en quête des cellules, lorsque, pris d'un invincible dégoût à l'idée que ces gens allaient encore crocheter tant de portes, au risque d'être accusé d'une importunité blâmable, j'ai attiré l'attention de la soeur supérieure sur l'abominable scandale que l'on n'avait pas assez prévu lorsque la décision fut prise que chaque soeur se laisserait expulser par la violence.

"—Eh bien ! allez les chercher, vous ; dites-leur de descendre !

"Je suis allé frapper aux vingt et une portes des religieuses ; je leur ai fait part de l'ordre de leur supérieure ; j'ai vu ces femmes, emportant les pauvres reliques qui ornaient leurs cellules, pleurer comme des enfants ; j'ai été, dans ce corridor de couvent, témoin d'un si désolant chagrin qu'il m'est interdit d'y faire même allusion en un article de journal.

"Elles sont descendues et quand, dans le parloir, elles se sont vues en présence de celle qui fut, pendant de si longues années, leur directrice et leur mère, elles se sont agenouillées. Cette scène s'est alors passée :

"Avant de vous dire adieu, leur a dit la supérieure, je veux que nous priions encore une fois ensemble, et je veux vous bénir !

"Et lorsque la main blanche, toute décharnée, usée aux travaux de dévouement, s'est levée pour bénir, un gros sanglot a éclaté dans la salle ; un sanglot d'homme, maladroit et profond : c'était un sous-officier de gendarmerie qui n'avait pu vaincre son émotion et qui pleurait à chaudes larmes.

"Comme je le regardais, un peu étonné, en guise d'explication et d'excuse à son attendrissement, il a balbutié ce blasphème, aussi beau qu'un repentir : "Nom de D... de nom de D...!"

"—Où voulez-vous aller ? mes soeurs, a encore demandé le commissaire Moerdès ; j'ai ordre de me mettre à votre disposition entière pour vous faciliter l'exécution de telle décision que vous voudrez prendre.

"La supérieure l'a bien regardé en face et lui a dit :

"—Nous allons aller là où est notre place, à l'église.

"Une à une, toutes les soeurs ont quitté leur école, accompagnées de M. Villiers, le député ; de Mme Villiers, de Mmes Isidore Radiguet, Mme de Surgy, de Cadeville, Mme d'Anthouard, de Mlle de Coetgourden, de Mme et de M. Dieuleveut, qui, avec tant d'autres, avaient défendu la porte du couvent ; de M. Pierre d'Anthouard, de Kermenguy, de La Roche Saint-André, commandant Gardarin, MM. J. de Gercourt, Forêt de Lalaine, Laprade, Dezeret, et de nombre d'autres ; accompagnées aussi d'une foule énorme de femmes pleurant et d'hommes indignés.

"Quand la dernière religieuse fut partie, la supérieure s'est un instant arrêtée devant la porte défoncée, sur le seuil jonché de débris, puis, la figure toute contractée, parvint, dans un dernier effort de volonté, à refouler ses pleurs. "Il faut s'en aller," dit-elle tout bas, et, remarquant sans doute que j'avais plus de peine qu'elle à maîtriser mes nerfs, habituée de longue date à la bonté, elle me dit : "Venez !" me permettant de la conduire jusqu'à l'église.

"Là, le père Ozain, missionnaire de Rennes, a prononcé une allocution qui a soulevé une telle émotion que, devant les sanglots de son auditoire, il a dû s'interrompre.

"Dans la maison vide, ils mettent les scellés.

"Ils ont enregistré sans difficultés, dans leur procès-verbal d'apposition, les protestations des pères de famille, celles du conseil d'administration. Ils ont collé des bandes de papier partout, sur toutes les portes, sur tous les meubles ; une dernière, enfin, sur la porte d'entrée béante, pour prévenir que la loi punit de six mois à deux ans de prison le bris de pareils scellés.

"Puis les troupes ont formé le carré ; les deux commissaires et le crocheteur y ont pris prudemment place, au milieu, et l'on est retourné à la gare. Pendant le trajet, la population ne s'est pas fait faute de manifester bruyamment son mépris, et il a fallu trois compagnies entières pour soustraire le serrurier d'Etat aux fureurs populaires. Cet homme s'est assez gravement blessé à l'oeil en maniant féroce ment son levier et s'est lui-même ré. content son levier et s'est lui-même frappé.

"Sur le quai de la gare, où j'allais prendre un train pour Brest—l'insuffisance du service télégraphique de Landerneau ne permettant pas de lui confier une aussi longue dépêche—j'ai rencontré le commissaire Moerdès. Il s'est approché de moi et m'a dit : "Monsieur, j'ai des enfants !"...

"Puis, comme je ne lui répondais pas, il ajouta : "Je suis protestant!"

"Et devant mon silence persistant, il termina : "J'ai des enfants, je suis protestant, et mes enfants sont catholiques. Croyez que..."

"Et brusquement, craignant sans doute d'en trop dire, il est monté dans le train."

au du

n

Le Monde  
à  
Album Universel

Cette revue populaire des familles est indispensable à tous ceux qui aiment à cultiver leur esprit, tout en se distrayant. Deux romans pleins de débordante émotion, choses sérieuses, curieuses, émulatrices, enseignantes, sportives, artistiques, musicales et humoristiques.

En vente dans tous les dépôts.

40 pages illustrées du plus haut intérêt.

